

La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*

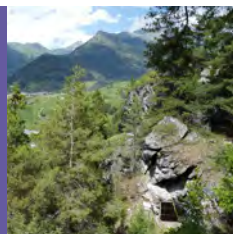


éditorial

La rubrique 43

Conseil départemental de la Savoie

Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département, CS 31802
73018 Chambéry CEDEX
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
E-mail cdp@savoie.fr



La vallée de l'Arc et Termignon depuis la grotte des Balmes, site archéologique alpin de référence, classé Monument historique par arrêté ministériel du 2 octobre 1978. Sollières-Sardières, Val Cenis. © CDP

Directeur de la publication

HERVÉ GAYMARD

Rédacteur en chef

PHILIPPE RAFFAELLI

Direction des Archives, du Patrimoine et des Musées

JEAN LUQUET, Directeur

Conservation départementale

du patrimoine de la Savoie

PHILIPPE RAFFAELLI, conservateur en chef du patrimoine
JEAN-FRANÇOIS LAURENCEAU, attaché principal de conservation du patrimoine
CLÉMENT MANI, attaché de conservation du patrimoine, adjoint au chef de service
SOPHIE CARETTE, assistante principale de conservation du patrimoine
VINCIANE GONNET-NÉEL, assistante principale de conservation du patrimoine
ODILE REBOUILLAT, rédacteur principal
LAURENCE CONIL, rédacteur
FATIHA EL BAKKALI, secrétaire
MARIE-ANGÈLE GUILLIEN, agent d'accueil et médiation
CLARA BÉRELLE, chargée de mission Inventaire du patrimoine
JÉRÔME DURAND, chargé de mission Réseau des musées et maisons thématiques de Savoie et projet européen Mines de montagne

Crédit photographique

J. Durand / CDP, D. Voisenon, V. Rivat, M. Tranchant / Le Grand Filon (page 3)
S. Berrut, R. Durand, e-com, M. Tranchant / Le Grand Filon (pages 4 & 5)
J.-F. Durand, P. Raffaelli, D. Rault (pages 6 & 7)
ADS (pages 8 & 9)
P. Raffaelli, P. Vidonne (pages 10 à 13)
ADHS, D. Vidalie, Favrat, Kuntz (pages 14 à 17)
P. Deloche, commune de Saint-Gervais-les-Bains (pages 18 à 21)
O. Veissière - Patrimoine Numérique, CD 74
(C. Guffond, J. Laidébeur, T. Levret) (pages 22 & 23)
Photothèque Musée savoisien / S. Paul (pages 24 & 25)
CD 74, V. Mancini, F. Colomban (pages 26 & 27)
S. Carette et P. Raffaelli / CDP, Milbact (pages 28 & 29)
C. Bérèlle, S. Milleret (pages 30 & 31)
MCT et MG / Fondation Facim (pages 30 & 31)
Le Centre d'art d'Haïti, Service Ville d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains (page 32)

Création graphique de la maquette Emmanuelle Mellier
Exécution et mise en page Fanette Mellier et Marion Pannier



LE DÉPARTEMENT

La rubrique des patrimoines de Savoie est téléchargeable sur www.savoie.fr

Dépôt légal
3^e trimestre 2019
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635

Le 15 avril 2019, le monde entier suivait en direct l'incendie de la cathédrale Notre-Dame de Paris puis l'effondrement de sa flèche et de la toiture. Dans une sidération largement partagée devant un événement aussi dramatique que brutal, les Français redécouvraient leur attachement à ce patrimoine auquel ils prêtaient une attention distraite, tant il semblait immuable, inscrit dans le paysage. Cette cathédrale est en effet bien plus qu'une affaire d'historiens et d'architectes, de touristes et de mécènes, de croyants et d'incroyants.

L'évêque de Paris, Maurice de Sully, et le roi Louis VII qui avaient engagé sa construction savaient qu'ils n'en verraient pas l'achèvement, leur but était d'accueillir les fidèles à l'étroit dans l'ancien édifice roman. Les événements majeurs de l'Histoire de France qui ont pris place dans sa nef, du sacre de Napoléon 1^{er} aux funérailles des présidents de la République en passant par la Libération de Paris en 1944, n'étaient pas imaginés. Le sommet culturel et esthétique qu'elle constitue pour l'art gothique, l'art français comme il était appelé, est lui-même controversé puisque sont mêlés des éléments de gothique primitif, de gothique flamboyant et les interventions tardives de Viollet-le-Duc. Quand l'abbé Suger, au XII^e siècle, affirmait que « l'église toute entière brillerait de la lumière admirable et ininterrompue de vitraux resplendissants illuminant la beauté intérieure », nos cartes postales s'attachent au porche, aux arcs-boutants du chevet et à la flèche. La place même accordée à un édifice religieux majeur par une République laïque interroge.

La cathédrale est bien cet ensemble unique, au-dessus des contradictions historiques et humaines, un en-soi, l'héritage transmis par les générations.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions que la polémique surgisse sur les moyens et les ambitions de la restauration. Quel parti prendre, quel symbole et quel usage privilégier ? Les rédacteurs de *La rubrique des Patrimoines de Savoie* se garderont d'ajouter à un débat pour lequel ils n'ont ni légitimité ni arguments. Ils essaieront toutefois, avec beaucoup de modestie, d'en retenir quelques leçons pour leurs propres projets. Elles n'étonneront pas les lecteurs de *La rubrique* : l'importance fondamentale de la connaissance, donc de l'étude préalable et dans toutes leurs dimensions, des objets patrimoniaux avant d'en parler, pour simplement respecter ce qu'ils sont ; la longue durée que les humains pressés doivent réapprendre

et accepter ; le débat enfin, pour expliquer et partager les choix sur un patrimoine qui appartient à chacun mais pour lequel rien n'interdit d'innover.

Comme illustration et autant de terrains d'application de cette méthode, *La rubrique des patrimoines de Savoie* s'est intéressée à la façon dont les « mines de montagne » – un patrimoine alpin oublié tant l'histoire de l'industrie a associé les mines aux plaines d'Europe occidentale – peuvent resurgir et revendiquer leur antériorité et leur richesse. De la même façon, les archives économiques peuvent apporter une approche nouvelle aux analyses historiques en mettant en avant les entreprises et les hommes qui les ont constituées par leur travail. A priori plus classique, la restauration de l'église Saint-Martin à Hauteville-Gondon (Bourg-Saint-Maurice) n'a pas manqué d'apporter son lot de surprises. Et à Saint-Gervais, la restauration de l'église Saints-Gervais et Protas a ouvert l'opportunité d'un circuit des chapelles novateur. La façon dont les collections patrimoniales, loin d'être figées, vivent et s'enrichissent est décrite avec les exemples des collections du château de Montrottier ou celles du Musée Savoisien. Enfin, la belle offre de médiation autour des costumes de princesses de la Cour de Savoie organisée par le Département de la Savoie, avec le concours de l'association *Le Terre dei Savoia*, partenaire du projet Interreg-ALCOTRA *Ducs des Alpes – I Duchi delle Alpi*, a été l'occasion de rappeler le rôle majeur des femmes dans l'Histoire, bien au-delà de la condition sociale subordonnée qui leur était assignée.

L'incendie de Notre-Dame, au-delà de la perte qu'il représente, conforte les choix maintes fois ici affirmés : sauvegarder et mettre en valeur le patrimoine de la Savoie reste plus que jamais un des enjeux majeurs de la collectivité départementale.

Hervé Gaymard
Président du Conseil départemental de la Savoie

ont collaboré à ce numéro ■ Clara BÉRELLE ■ Martine BUISSART, Directrice de la Fondation Facim, martine.buissart@fondation-facim.fr ■ Sophie CARETTE ■ Sylvie CLAUS, Directrice-adjointe des Archives départementales de la Savoie, 04 79 70 87 73, sylvie.claus@savoie.fr ■ Julien COPPIER, Responsable des Archives anciennes et de la valorisation – adjoint au directeur Archives départementales de la Haute-Savoie, Responsable scientifique des collections du château de Montrottier, membre de l'Académie florimontane, 04 50 33 20 80, julien.coppier@hautesavoie.fr ■ Jean-François DURAND, Service Patrimoine de Val-Cenis, Musée d'Archéologie de Val-Cenis Sollières, 04 79 20 59 33, patrimoine.valcenis@gmail.com, musee.sollieres@gmail.com ■ Jérôme DURAND ■ Fabrice GABRIEL, Écrivain, conseiller et programmeur littéraire de la Fondation Facim ■ Ghislain GARLATTI, Historien, vacataire Conservation départementale du patrimoine de la Savoie, ghislain.garlatti@savoie.fr ■ Vinciane GONNET-NÉEL ■ Sébastien GOSSELIN, Conservateur du patrimoine, responsable de l'unité collections, Musée savoisien, 04 56 42 43 45, sebastien.gosselin@savoie.fr ■ Justine GUERIN, Assistante de conservation du patrimoine, Musée savoisien, 04 56 42 43 62, justine.guerin@savoie.fr ■ Christophe GUFFOND, Responsable de l'Unité archéologie et patrimoine bâti, Service SCPB Pôle Culture Patrimoine, Conseil départemental de la Haute-Savoie, 04 50 33 23 70, christophe.guffond@hautesavoie.fr ■ Pierre JUDET, Responsable de la spécialité de Master, Histoire des sociétés modernes et contemporaines (Larhra-UMR 5190/Université Pierre Mendès France Grenoble 2 / Master Histoire et Histoire de l'Art), judet.pierre@wanadoo.fr ■ Emma LEGRAND, Direction de la Culture et du Patrimoine, Mairie de Saint-Gervais, 04 50 91 72 47, patrimoine@saintgervais.com ■ Delphine MIEGE, Directrice du Musée Faure, Animatrice de la Ville d'art et d'histoire d'Aix-les-Bains, d.miege@aixlesbains.fr ■ Anne-Charlotte PIVOT, étudiante à l'ENSIB Lyon, stagiaire au service des Collections patrimoniales et de mémoire du Département de la Haute-Savoie, master 2, sous la direction de Jérôme ROUMET, Bibliothécaire chargé de la bibliothèque de l'ancien Grand Séminaire, 04 50 33 23 64, jeremy.roumet@hautesavoie.fr ■ Pascale VIDONNE, Archives & Patrimoine – Patrimoine historique, ville de Bourg-Saint-Maurice – Les Arcs, 04 79 07 72 10, p.vidonne@bourgsaintmaurice.fr.

mines de montagne

la force du collectif au service du patrimoine minier

Pendant près de 4000 ans, les vallées de Savoie ont été marquées et façonnées par l'activité minière liée à l'extraction du cuivre, du fer ou encore du plomb et de l'argent. Si la mémoire collective n'identifie pas les Alpes comme un terrain minier, les initiatives de valorisation de ce patrimoine se veulent pourtant multiples.



Entrée des mines du Fournel.



Mines du Fournel
(l'Argentière-la-Bessée, Hautes-Alpes).

Le thème des mines et de la métallurgie est fédérateur : une centaine d'acteurs (élus, techniciens, associations, scientifiques, enseignants, acteurs culturels et touristiques) s'intéressent, étudient, sauvegardent ou valorisent le patrimoine minier savoyard. Sur les territoires, ces initiatives sont relayées par le travail de bénévoles qui s'approprient un patrimoine devenu le vecteur d'une identité locale. A l'instar de l'histoire industrielle qu'elle valorise, cette pluralité d'initiatives locales indépendantes forme néanmoins un ensemble cohérent. Engagé dans le programme européen

et transfrontalier Interreg-ALCOTRA « Mines de montagne » depuis avril 2017, le Département souhaite accompagner ces dynamiques afin d'offrir une vision d'ensemble d'un patrimoine aujourd'hui largement méconnu.

Le séminaire « Mines de montagne »

Les acteurs du patrimoine minier et métallurgique ont été invités à se retrouver au Château des ducs de Savoie en février 2019. Sous l'égide de l'équipe de la Conservation du patrimoine de la Savoie, l'organisation et l'animation de cette journée ont été assurées par l'Agence alpine des territoires et trois étudiants de la Licence Valpescmont (Université Savoie Mont-Blanc).

Ces rencontres, rythmées par une dynamique participative, ont permis aux participants de partager des projets portés dans les territoires depuis parfois plus de 30 ans. L'intelligence collective du groupe a été mobilisée autour de quatre thèmes : la vie de réseau ; la pédagogie et la médiation ; la sauvegarde du patrimoine minier et métallurgique ; la communication et commercialisation. Les interventions de Robert Durand (spéléologue) et de Pierre Judet (maître de conférences à l'Université Grenoble-Alpes) ont alimenté la réflexion avec un panorama des principales mines et carrières présentes en Savoie et une communication sur les mines métalliques en Savoie depuis le XVIII^e siècle.

Un voyage d'études à l'Argentière-la-Bessée

Dans le prolongement de ce séminaire, un voyage d'études à l'Argentière-la-Bessée (Hautes-Alpes) a été proposé en juin 2019. À l'occasion de cette journée de découverte des mines d'argent du Fournel, le réseau a été accueilli par Bruno Ancel, archéologue minier, qui étudie et valorise le site depuis 1992. Le gisement de plomb argentifère du vallon du Fournel (galène) a été exploité dès le Moyen-âge (X^e-XIII^e siècles) notamment à l'aide de la technique de creusement par le feu. Plusieurs compagnies minières se sont ensuite succédé entre 1785 et 1908 et jusqu'à cinq cents mineurs y ont été recensés. La visite était placée sous le signe du partage d'expériences autour de la démarche scientifique, de l'espace muséographique et du parcours souterrain ouvert au public. Un cas d'école particulièrement intéressant pour les porteurs de projet savoyards qui sont confrontés à des problématiques similaires.

Le « truck » utilisé sur le plan incliné de Saint-Georges-d'Hurtières.



ACTUALITÉS ALCOTRA MINES DE MONTAGNE

La mise en réseau des acteurs du patrimoine minier et métallurgique se poursuivra avec une journée d'échanges sur la valorisation d'un site savoyard, des formations sur l'identification des vestiges de surface, la création d'un outil de médiation itinérant et une réflexion sur la commercialisation de l'offre de tourisme culturel en lien avec le patrimoine minier.

Jérôme Durand



Séminaire MIMO au Château des ducs de Savoie,
intervention de Robert Durand.



Séminaire MIMO, groupe de travail.

les mines métalliques en Savoie du XVIII^e siècle à aujourd'hui

impacts sociaux et environnementaux

Pilier et début de galerie,
La Grande fosse,
Saint-Georges-d'Hurtières.



ALCOTRA
MINES DE MONTAGNE

Même si elles sont connues depuis des temps immémoriaux, c'est au XIX^e siècle que les mines de minerais métalliques connaissent leur apogée en Savoie. Parmi de très nombreux gisements, deux sites dominant : celui du plomb argentifère de Peisey-La Plagne et celui du fer des Hurtières. Mais ces deux types d'exploitation n'entretiennent pas le même rapport à la société et à l'environnement.

[ci-dessous] Le palais de la mine de Peisey où est installée l'École pratique des mines en 1802. Collection particulière M.-A. Podevin.

[à droite] L'inondation de la mine de Peisey de 1792. Estampe.
Coll. départementales, Musée Savoisien.



Le temps des grandes compagnies et des mines paysannes

Une véritable frénésie minière se développe autour des métaux non-ferreux au XVIII^e siècle. Fondées dans une perspective spéculative, quelques compagnies privées savoyardes ou internationales comme la Compagnie Villat (basse Maurienne) ou la Compagnie anglaise (Peisey), s'intéressent aux minerais les plus rémunérateurs (cuivre de Saint-Georges-d'Hurtières en Maurienne et plomb argentifère de Peisey en Tarentaise)¹. Mais des accidents se produisent dans des galeries souvent mal tracées comme c'est le cas à Peisey en 1792.

Ces filons s'épuisent vite et, peu préparées à affronter une conjoncture fluctuante, ces compagnies connaissent la faillite. Les traces de leur passage sont encore perceptibles aujourd'hui : le lavage des minerais a durablement pollué les sols et les eaux. Parallèlement, les très nombreuses exploitations minières paysannes de Saint-Georges approvisionnent les hauts fourneaux d'Épierre et d'Argentaine en Maurienne. Comme la demande en fer augmente de façon considérable à la fin du XVIII^e siècle, la Compagnie Villat qui a procédé en vain à de gros investissements pour rechercher du cuivre fait édifier un haut-fourneau à Randens.



La construction de territoires miniers

L'annexion de la Savoie à la France révolutionnaire en 1792 s'accompagne d'importants changements. L'autorité étatique se fait plus forte avec la loi de 1810 qui prévoit la mise en place d'un régime de concession surveillé par l'administration, et avec l'arrivée des ingénieurs des Mines qui s'installent à Peisey où ils développent une exploitation modèle².

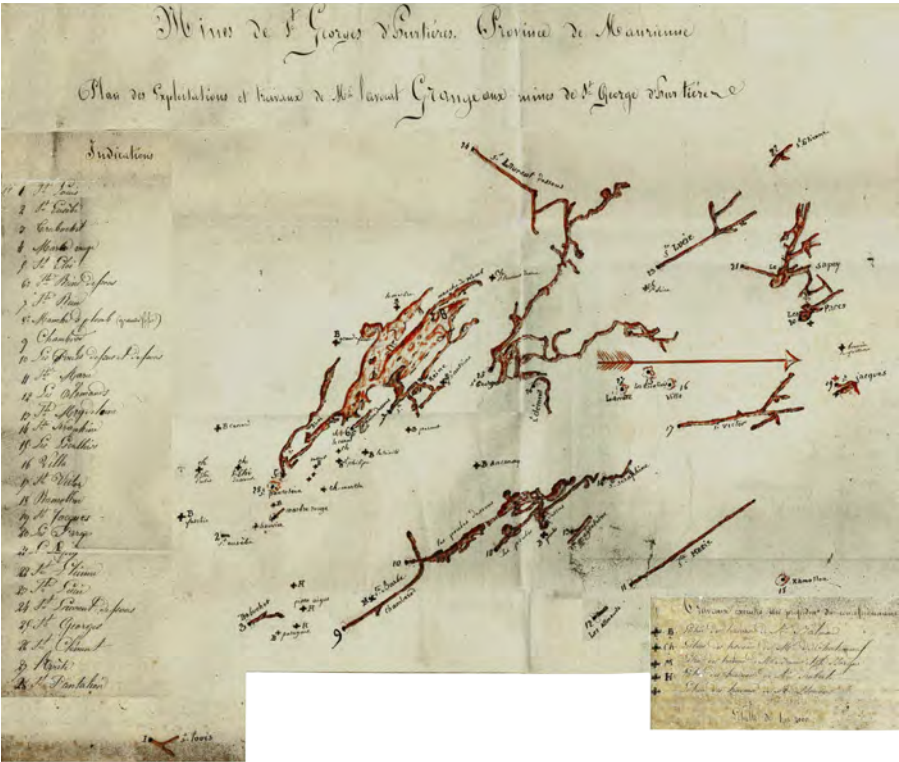
La population paysanne locale qui bénéficie avec la mine d'emplois complémentaires connaît une importante croissance. L'augmentation considérable de la demande en acier en raison des besoins de la défense nationale favorise l'exploitation du fer des Hurtières qui alimente les aciéries de Rives (Isère). Aux côtés d'Allevard, les mines de fer de Saint-Georges et les hauts fourneaux de la vallée prennent place au sein d'une vaste nébuleuse métallurgique alpine étendue de Crans à Rives et centrée sur Allevard et la basse Maurienne³.

Ces activités reposent sur l'exploitation de forêts composées notamment de hêtres et de châtaigniers « fructifères » qui fournissent terrains de pacage pour les bêtes, matériaux de construction, nourriture (châtaignes), étais pour la mine et combustible pour les hauts fourneaux, le grillage des minerais et le chauffage domestique.

Ce développement se poursuit dans la première moitié du XIX^e siècle et le retour de la Savoie aux États sardes qui limite les liens avec la France et le département de l'Isère mais ne les supprime pas. Le tournant libéral qui s'impose en Europe occidentale après 1840 a des conséquences contradictoires sur l'exploitation du plomb et sur celle du fer. Le gisement de Peisey s'épuise et il faut exploiter celui de Mâcot-La Plagne (Tarentaise), situé en altitude, pour lequel on doit faire appel à une main-d'œuvre extérieure. Les mines de Peisey qui étaient organisées en Régie royale sont alors privatisées (1852). Stimulée par le développement économique et la diminution des droits de douane, la production des mines de Saint-Georges, toujours exploitées à la mode paysanne, augmente nettement. Appuyée sur le haut-fourneau de Randens qui exporte une partie croissante de sa production de fonte vers l'Isère et sur la maîtrise de la main-d'œuvre locale pauvre et endettée envers elle, la famille Grange s'impose en basse Maurienne mais ne réussit pas à mettre la main sur l'ensemble des galeries. Ainsi la loi de 1810 sur les mines et ses équivalents sardes ne sont pas plus appliqués à Saint-Georges que les prescriptions des ingénieurs.

De l'exploitation minière en grand à la fermeture

Dès le dernier tiers du XIX^e siècle, le développement des transports, la constitution d'un marché des minerais à grande échelle, de nouveaux procédés de fabrication et la constitution de grandes entreprises bouleversent la situation des mines savoyardes. L'entreprise Schneider du Creusot reprend les mines de Saint-Georges en 1876, déterritorialise l'activité et construit un nouveau rapport à l'environnement : le minerai extrait en grandes quantités est évacué par des



plans inclinés sur lesquels circulent des wagonnets (« trucks ») pour être exporté au Creusot (Saône-et-Loire) par chemin de fer.

La fin de la sidérurgie en basse Maurienne se traduit par l'amorce d'une baisse sensible de la population dont une partie émigre, tandis que se pose le problème de la reconversion des ressources forestières. Enfin, la découverte de nouveaux procédés sidérurgiques qui permettent d'exploiter le minerai de fer lorrain conduit l'industriel à abandonner l'exploitation du gisement de Maurienne (1896). C'est à ce moment-là que l'électroindustrie qui se développe commence à fournir des emplois.

Après une période d'abandon, la mine de Mâcot-La Plagne est remise en exploitation et le plomb argentifère extrait est exporté hors du département. À la suite la crise des années 1930, la société minière et métallurgique Pennaroya en prend le contrôle et investit massivement. La production atteint plus de 150 000 tonnes en 1971, soit 1/5 de la production française de plomb. Largement d'origine immigrée, la main-d'œuvre est frappée par la silicose et le saturnisme tandis qu'à l'aval, les eaux sont souillées par le sable et le plomb. Mais, l'entreprise abandonne le site dès 1973 en raison de l'internationalisation de ses activités. À cette date, l'économie du ski prend le relais de l'activité minière.

Les activités minières représentent un cycle dans l'histoire des sociétés de montagne qui ne peuvent vivre des seules activités agricoles. Durant ce cycle, des types spécifiques de rapports à l'espace, aux ressources naturelles et à l'environnement se mettent en place. Si l'époque minière s'éloigne de nous, son souvenir s'est maintenu dans des opérations patrimoniales dont la manifestation la plus importante a été la création du musée du Grand Filon⁴ à Saint-Georges-d'Hurtières qui s'efforce de retracer la longue histoire minière des Hurtières et qui, ce faisant, donne un cachet particulier à cette petite commune.

Notes

- 1. M. Mestrallet, « Les étrangers et les mines savoyardes au XVIII^e siècle », *Mémoires et Documents de la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie*, t. 80, Chambéry, 1965, 64 p.
- 2. E. Clary et A. Palluel-Guillard, *Les mines de Peisey-Macôt*, « L'histoire en Savoie », 1978.
- 3. P. Judet, *La nébuleuse métallurgique alpine (Savoie-Dauphiné, fin XVIII^e-fin XIX^e siècle)*, PUG, 2019.
- 4. Le centre d'interprétation du Grand Filon – site minier des Hurtières, a été créé en 2000. Voir *La rubrique des patrimoines* n°7, mai 2001, p 14-15.



Le Musée du Grand Filon, Saint-Georges d'Hurtières.



«Truck» utilisé sur le plan incliné de Saint-Georges au moment de l'exploitation de la mine par Schneider.

Pierre Judet

le musée d'archéologie de Val Cenis Sollières-Sardières a 20 ans

Le musée archéologique, conçu
par l'architecte Francis Pannier;
programme scientifique Françoise
Ballet, Conservatrice du patrimoine;
scénographie-muséographie
Sarah Lassalle.
Maîtrise d'ouvrage commune de
Sollières-Sardières



RÉSEAU ENTRELACS
MUSÉES & MAISONS
THÉMATIQUES DE SAVOIE

Le 15 juin dernier, élus, habitants de Val Cenis, Sollières-Sardières ainsi que tous ceux qui ont participé à sa création et à son développement se sont retrouvés pour fêter les 20 ans du Musée d'Archéologie.

En effet, il a été inauguré le 18 septembre 1999, et présente les découvertes faites au cours de plus de 15 ans de fouilles archéologiques dans la grotte des Balmes qui domine le village, un site de référence pour l'archéologie alpine.

Cérémonie anniversaire des 20 ans du musée
le 15 juin 2019 en présence des élus.

[à droite] Ouverture exceptionnelle de la grotte
des Balmes, visites commentées.



Mais l'aventure a débuté bien avant, en 1972, avec la découverte par de jeunes spéléologues de céramiques qu'ils montrèrent à l'abbé Bochet alors curé du village. La Direction Régionale des Antiquités Préhistoriques de Rhône Alpes en fut informée par Jean Prieur et les premières campagnes de fouilles effectuées. Très vite, on prit conscience de l'importance de ce site archéologique qui apportait de nouveaux éléments de compréhension dans l'installation des populations du Néolithique dans les vallées intra-alpines.

En 1979, l'Association d'Archéologie et d'Histoire de Sollières-Sardières fut créée à l'initiative de François Couvert et les premiers objets furent exposés dans le four communal. Le lieu devenu rapidement trop petit, les collections déménagèrent dans la chapelle Saint-Pierre attenante. Plus tard, en 1982 une convention fut signée entre la commune de Sollières-Sardières et le Musée savoisien pour une exposition permanente sur place. La question du lieu se posa de nouveau rapidement et les élus de l'époque décidèrent la construction d'un tout nouveau bâtiment entièrement dédié à l'archéologie à Sollières-Sardières.



Le musée aujourd'hui

Construit dans le hameau de l'Envers, c'est un écrin à la mesure de la richesse des collections. Le bâtiment d'aujourd'hui a été dessiné par l'architecte Francis Pannier. D'allure moderne, il est constitué d'un seul volume avec une très belle charpente en mélèze. Cela a permis à Françoise Ballet, Conservatrice du patrimoine en charge de l'Archéologie à la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie et Sarah Lassalle, scénographe-muséographe, de concevoir une muséographie aérée et claire très appréciée du public (voir *La Rubrique des Patrimoines* n° 4, novembre 1999, p. 7 à 9). De par son caractère unique en Haute-Maurienne Vanoise, voire en Savoie, le Musée d'Archéologie est aujourd'hui un atout de poids pour Val Cenis, Sollières-Sardières dans l'offre touristique locale. En effet, il n'est pas courant pour un si petit village de permettre aux vacanciers de découvrir un aspect de l'histoire des habitants de la vallée depuis la période préhistorique jusqu'à nos jours, avec le tourisme et l'agriculture. Jusqu'à juin 2017, le Musée d'Archéologie était géré par la commune de Sollières-Sardières, puis de la commune nouvelle de Val Cenis et avec la création de la *Société Publique Locale Haute Maurienne Vanoise Tourisme*, son statut a profondément évolué. Cette SPL correspond en fait à l'Office de Tourisme Intercommunal de toute la vallée qui regroupe les sites et stations de Val Fréjus à Bonneval-sur-Arc. Par délégation de service public, le Musée d'archéologie est maintenant géré par cette société.

Insérer le musée dans l'offre touristique régionale

Avoir un beau musée est bien, encore faut-il le faire savoir! Jusqu'à aujourd'hui, l'objectif a été de l'insérer et de le valoriser dans l'offre touristique régionale. Parmi les outils à disposition, la base de données collaborative *Apidae* est particulièrement efficace. Elle recense toute l'offre touristique locale et alimente non seulement les grands sites Internet régionaux, dont celui du site de Haute Maurienne Vanoise, mais aussi l'information dont disposent les conseillers en séjours dans toute la France. La création de *Haute-Maurienne Vanoise Tourisme* a eu également un effet bénéfique pour la fréquentation du musée. Avec l'arrivée de Val Fréjus, Saint-André, Modane, la Norma et Aussois au sein de la structure, le musée est mieux mis en valeur. L'information donnée incite le vacancier à plus de curiosité et le musée en profite particulièrement.

Aperçus de la muséographie.



Un musée vivant

Après une baisse pendant quelques années, la fréquentation du musée est de nouveau en augmentation, avec près de 2200 visiteurs annuels. Parmi eux figurent de nombreux vacanciers l'été et en intersaison des groupes d'enfants en vacances dans les centres de la vallée. L'objectif d'aujourd'hui est de changer l'image un peu rébarbative que peut avoir un musée d'archéologie et d'en faire un lieu de savoir vivant et attractif. Les travaux de Colette Dufresne Tassé, professeur à l'Université de Montréal et spécialiste de la muséologie sont particulièrement inspirants. Le visiteur doit devenir « spectateur » de sa visite et le musée commence à intégrer ce concept. La reconstitution de la grotte, qui présente un habitat du Néolithique est le temps fort de la visite et le parcours muséographique est quant à lui complété par de petits jeux qui font appel à la capacité d'observation des visiteurs. De même, si on est assuré d'avoir du monde les jours de mauvais temps, le défi consiste à attirer le public les jours de meilleure météo. Pour cela, un programme d'animations régulières est proposé chaque été: les ateliers hebdomadaires « Graine d'archéologue » d'initiation ludique à la céramique et « Dessine-moi un bouquetin », de découverte du dessin au vrai charbon de bois remportent un franc succès. Ils sont intentionnellement vendus sous forme de kits ateliers pour un ou plusieurs enfants obligatoirement accompagnés d'adultes. L'idée est de créer ce moment de retrouvailles parent-enfant et de partage d'un moment de convivialité autour de l'activité qui fait la réussite des vacances familiales.

Un musée hors les murs

Parce qu'un musée ne se compose pas seulement d'une succession de vitrines aussi attractives soient-elles, le programme estival du musée se compose aussi d'activités de plein air. Une petite course d'orientation et de stratégie avec des balises et des énigmes disposées aux alentours du musée fait appel à l'ingéniosité des participants. Enfin, le musée a mis en place un produit touristique avec le bureau des guides de Haute-Maurienne Vanoise. Après la visite du musée, un accompagnateur en moyenne montagne emmène le groupe vers le site des Balmes sur un parcours agrémenté d'une initiation à la flore et à la lecture de paysage. Ce produit est particulièrement attractif cette année car pour les 20 ans du Musée, la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes (Service régional de l'archéologie) a exceptionnellement donné l'autorisation d'ouvrir la grotte au public.



Le public au musée lors de la journée anniversaire.

Des visites interactives pour les groupes d'enfants

Comme pour les adultes, il est très important que l'enfant soit lui aussi « spectateur » de sa visite. Celle-ci est complètement interactive et bâtie autour d'un scénario: en suivant le travail de l'archéologue local Jean Ducaillou, le visiteur doit acquérir une vraie démarche scientifique et utiliser la muséographie pour observer, décrire les objets exposés, émettre des hypothèses argumentées pour se faire une image du mode de vie préhistorique des agriculteurs-éleveurs de la grotte des Balmes.

Des projets...

Le musée ne peut pas se contenter de ce seul travail de vulgarisation et d'animation. Il lui faut penser dès à présent à l'avenir, tendre vers plus de qualité de service, d'attractivité et surtout faire vivre au visiteur une vraie expérience archéologique. Une évolution, et non pas une révolution de la muséographie doit être envisagée avec pour objectif final une reconnaissance comme Musée de France. Un travail ô combien ambitieux mais qui s'annonce passionnant! Rendez-vous est donné pour fêter ses 25 ans!

Jean-François Durand

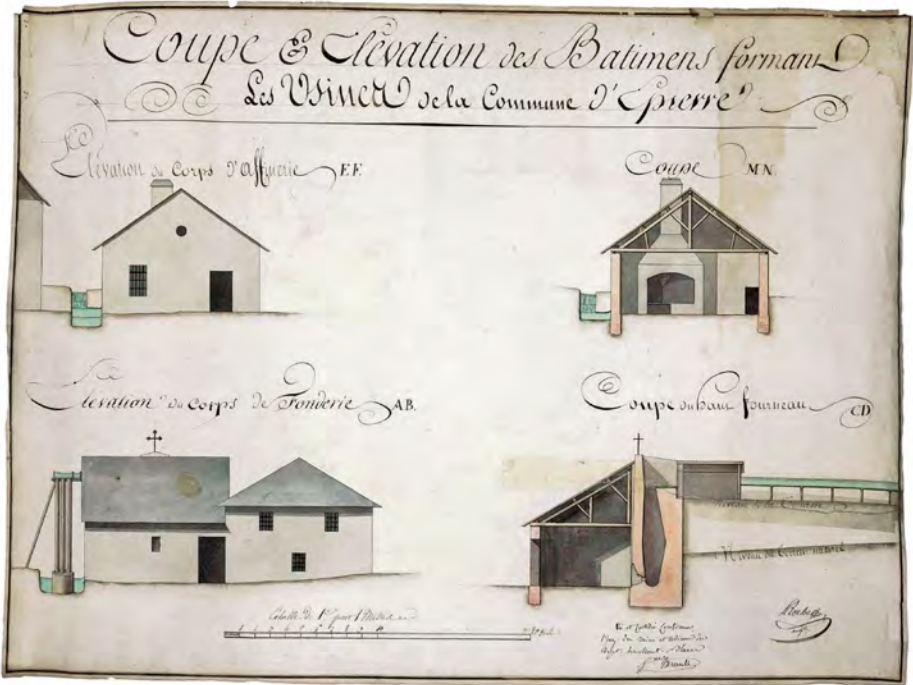


réflexions sur les archives économiques en Savoie

Coupe et élévation des bâtiments formant les usines de la commune d'Épierre, XIX^e siècle.
[1Fi 266]



ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES
DE LA SAVOIE



En 1979, André Perret, Directeur des services d'archives de la Savoie, faisait paraître le *Guide des Archives de la Savoie*. Cette publication répondait aux prescriptions d'une circulaire de la direction des Archives de France datant de 1969. Cette circulaire préconisait à tous les services départementaux d'archives de rédiger des guides à usage des lecteurs, comportant la description de leurs fonds, des historiques des différentes institutions, une bibliographie et une liste des instruments de recherche disponibles.

Le Fort du Télégraphe
et l'usine de Calypso, 1906.
[2Fi 5377 ; n° 1559]

Dans son introduction, André Perret fait part de son souci d'expliciter les différences entre le cadre de classement national que le chercheur retrouve dans tous les services départementaux d'archives et celui en vigueur en Savoie pour tenir compte de l'histoire locale et de ses particularismes. Il se préoccupe également des étudiants, de plus en plus nombreux avec la création du Centre universitaire de Savoie, qui doivent « recevoir des notions claires et précises sur les institutions locales et les sources de l'histoire de la Savoie ».

Le guide est organisé suivant le cadre de classement réglementaire. Il évoque également les autres fonds d'archives publiques du département

ainsi que des archives familiales et ecclésiastiques. Il est pourvu d'un index précis et détaillé, encore efficace aujourd'hui.

Cet ouvrage donne une image des fonds savoyards centrée sur les archives institutionnelles – ce qui est normal pour un service d'archives publiques – et personnelles et familiales ; les archives économiques et d'entreprises apparaissent très peu. Certes, des fonds de société sont évoqués dans la série F ; les termes relatifs à l'économie et à l'industrie sont présents dans l'index. Mais l'ensemble reste assez discret.

La question des archives économiques n'était pourtant pas nouvelle au moment où André Perret publie son guide.

Dès 1931, une circulaire de la Direction des Archives de France recommandait aux archivistes départementaux de surveiller les liquidations d'entreprises pour collecter les archives intéressantes historiquement. En Savoie, l'époque est marquée par la collecte des archives du Sénat de Savoie et la perspective de construction d'un bâtiment dédié aux archives. Les questions économiques ne sont pas une priorité.

En 1949, un service des archives économiques privées est créé dans la sous-section des archives privées des Archives nationales. Ce service se lance dans une politique active de collecte de fonds d'entreprises. C'est dans ce contexte que Bertrand Gille présente un rapport sur les archives privées

et économiques au 3^e congrès international d'archives, en 1956¹. Suivront collectes de fonds, publications d'instruments de recherche, expositions, partenariats scientifiques tant avec les universitaires qu'avec les entreprises... En Savoie, l'actualité est à la rétrocession par l'Italie de fonds d'archives savoisiennes. Les questions économiques sont à l'heure médiévale et moderne.

À la lecture du guide, on constate cependant l'entrée de fonds d'entreprises dans les années 1970. La série F (fonds d'origine privée entrés par voies extraordinaires) révèle des dépôts d'archives de sociétés à partir de 1975 et surtout 1976. On peut évoquer celui de la Société des carbures métalliques, à Saint-Avre (1911-1956). Le guide se clôt en 1979. D'autres dépôts ou dons ont suivi, en particulier dans la nouvelle série dédiée aux fonds privés (série J). Ils font écho à la situation nationale qui voit les archives d'entreprises largement étudiées par les chercheurs et pleinement prises en compte par les archivistes. Ces derniers créent une section des archives d'entreprises en 1979 au sein de l'Association des Archivistes français (AAF), et transfèrent la section des archives d'entreprises des Archives nationales dans les nouveaux locaux du Centre des archives contemporaines (CAC) à Fontainebleau. Cet intérêt se manifeste également dans la formation des archivistes puisque certains élèves de l'École nationale des chartes délaissent les traditionnelles chartes latines pour les archives d'entreprises. Quant aux propriétaires des dites archives, ils s'en soucient également ; en atteste la création en 1979 par le Groupe Saint-Gobain d'un centre dédié à la collecte, la conservation, la valorisation des archives de ses filiales françaises. En Savoie, le mouvement de collecte des fonds d'entreprises prend son essor dans les années 1990. Deux éléments principaux justifient cette chronologie. D'une part, les Archives départementales sont dotées d'un bâtiment moderne et spacieux en 1988, ce qui leur permet de développer les opérations de collecte de fonds, publics ou privés. D'autre part, le secteur industriel connaît des évolutions importantes tant dans son organisation que dans sa localisation. La disparition progressive de l'électrometallurgie, en particulier, entraîne des fermetures d'usine et le dépôt de leurs archives aux Archives départementales. On peut noter ainsi en 1985, le fonds Paul Girod ; en 1986-1991 le fonds ATOCHEM, usines de la Chambre, Épière, Orelle-Prémont ;



en 1991, le fonds de l'Association des anciens de l'électrochimie (1898-1991) ; et en point d'orgue, le dépôt en 2012 des archives des anciennes usines Pechiney en Maurienne par le groupe RioTinto Alcan. En annexe, on peut évoquer deux dons récents, celui du fonds de l'Association pour un Musée Mauriennais de l'Aluminium (AMMA), promoteur de l'Espace Alu à Saint-Michel-de-Maurienne et celui de Fernand Renaud, ingénieur dans une des usines Pechiney.

Si les fonds industriels sont les plus volumineux et les plus consultés, ils ne sont pas les seuls fonds d'archives économiques conservés aux Archives départementales de la Savoie. On peut noter des fonds d'établissements commerciaux. L'activité touristique et hôtelière est également présente, notamment en lien avec l'activité thermique à Aix-les-Bains et La Léchère. L'activité syndicale est illustrée par le fonds de l'Union locale CFDT de Saint-Jean-de-Maurienne entre 1974 et 1986. Les autres volets de l'activité économique ne sont pas en reste, avec les versements des archives de la Banque de France. Ces documents permettent d'avoir une vision de l'ensemble de l'économie de la Savoie. La Chambre de métiers a également effectué un versement. Quant à la Chambre de commerce et d'industrie, elle a pris la question des archives à bras-le-corps a effectué plusieurs versements depuis 2014.

On pourra également évoquer l'activité touristique avec des fonds publics tels que celui de l'ancien Service d'étude et d'aménagement touristique de

la montagne (SEATM), ceux des services départementaux chargés de suivre ces questions ou le fonds de l'Agence touristique départementale (ATD).

Dans l'ensemble, ces fonds sont plus ou moins accessibles selon leur état de classement. Certes, cette situation n'a pas empêché la publication d'un ouvrage de référence sur l'histoire économique et sociale de la Savoie en 2014². Elle n'est cependant confortable ni pour les chercheurs, ni pour les archivistes. C'est dans cette optique qu'a été lancé un programme d'action autour des archives économiques en 2017. L'objectif premier est de réaliser les classements et les inventaires nécessaires à la mise à disposition des fonds pour les chercheurs. Les commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale ont bien montré l'importance de l'économie pour les périodes récentes ; les chercheurs sont bien présents dans l'espace de consultation. Aux archivistes de jouer !

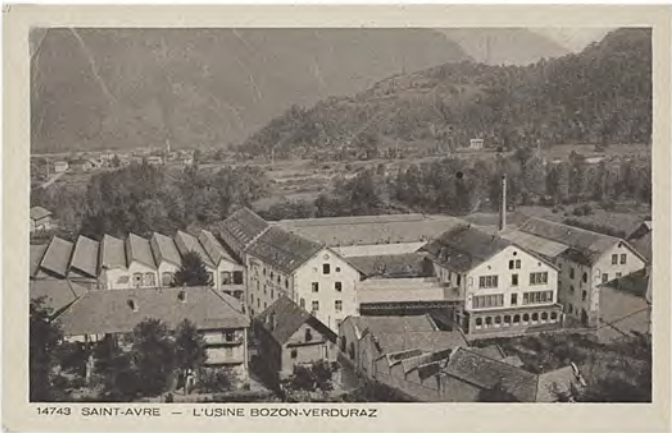
Sylvie Claus

Notes

- 1. Gilles Bertrand. Les archives privées et économiques (Rapport au 3^e Congrès international d'archives). In *La Gazette des archives*, n° 20, 1956. pp. 24-43. DOI : <https://doi.org/10.3406/gazar.1956.3990> www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_1956_num_20_1_3990
- 2. *Histoire économique et sociale de la Savoie de 1860 à nos jours*. Édition dirigée par Denis Varaschin avec Hubert Bonin et Yves Bouvier. - Droz, 2014.



L'usine de Prémont et le village à Orelle, 1909. [2Fi 4801 ; n° 370]



Saint-Avre, l'usine Bozon-Verduraz, XX^e siècle. [2Fi 5060 ; N° 14743]

de surprise en surprise

la restauration des décors de l'église d'Hauteville-Gondon (suite et fin)¹



ARCHITECTURE
& PATRIMOINE

Le vaste chantier de restauration de l'église Saint-Martin de Tours s'est terminé ce printemps. Cinq années de travaux auront été nécessaires afin de mener à bien un programme qui s'est de plus, étoffé dans le temps, que ce soit par nécessité ou par souhait. Deux années ont été consacrées aux travaux préalables de gros-œuvre menés par Elsa Martin Hernandez, architecte du patrimoine, puis les trois années suivantes en maîtrise d'ouvrage et en maîtrise d'œuvre communales (Service Archives & Patrimoine), ont concerné l'intérieur de l'édifice : restauration du décor peint des voûtes, peinture de l'ensemble des murs, restauration et remontage de trois retables, restauration du retable majeur resté en place, reprise de l'éclairage et du plancher bois...

Le décor des voûtes de la tribune

Le décor de ce secteur était le plus altéré. Les enduits, devenus pulvérulents, se sont dégradés après que des infiltrations se sont répétées en toiture au droit des murs du clocher. Exécuté en 1871 par les Frères Artari, ce décor homogène qui couvre l'ensemble des voûtes, a été restauré dans les années 1960. Ces voûtes ont également la particularité dans cette église, d'être décorées d'un motif central en stuc, de plus ou moins grande importance, et datant donc de la construction de celle-ci, soit de la fin du XVII^e siècle. Nous avons vu lors des travaux des voûtes du chœur et de la nef, que ces motifs, bien que recouverts depuis d'une couche de chaux blanche, étaient à l'origine polychromes, ce qui avait donné lieu à quelques découvertes étonnantes. Le diagnostic réalisé en 2015 avait confirmé cette

hypothèse après qu'un sondage a été effectué sur le décor central de la voûte des tribunes. Cependant, il restait à savoir si la polychromie concernait tous les motifs présents dans l'église, et si son état peut permettre sa restitution. Plusieurs attentes étaient donc concentrées sur le secteur des tribunes : la mise à jour de la polychromie des décors en stuc des clés de voûtes mais également la question du protocole à adopter pour l'un des médaillons peints représentant saint Jean Baptiste. L'équipe de Bruno Gelper, Arts & Bâtiment 63, qui a œuvré sur les voûtes de la nef a été de nouveau retenue pour ces travaux. Elle a assuré également des reprises sur les voûtes du chœur, des taches gênantes d'humidité étant réapparues depuis les travaux effectués en 2015. Tandis que les deux voûtes de part et d'autre de la voûte centrale des tribunes sont unies et décorées d'un petit motif central en stuc, celle du milieu est

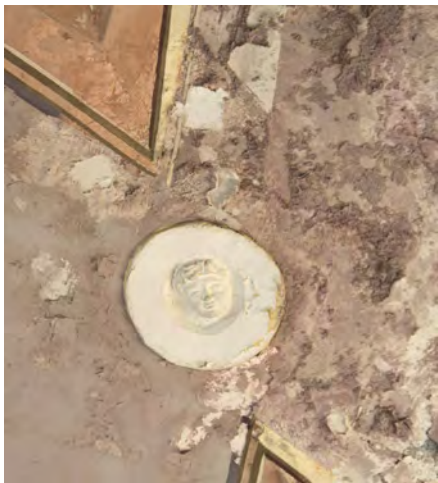
dotée d'un motif plus spectaculaire, consistant en la représentation de la Cène. Les douze apôtres et Jésus, représentés à demi-buste, sont disposés autour d'une table carrée ; la tête de saint Jean reposant sur l'épaule du Christ dans un mouvement assez familier. Non seulement le travail de dégagement a permis de voir que la polychromie des motifs était bien conservée, mais il a permis également la découverte de motifs peints, présents sur la table : des couteaux. L'ensemble a été consolidé ; le bras du Christ fragilisé par le travail du dégagement avait fini par se décrocher. Les couleurs chatoyantes, les attitudes des personnages, donnent vie à ce décor de la Cène. Longtemps caché, vraisemblablement depuis 1871, et occulté des regards qui se posaient auparavant de manière presque exclusive sur les deux retables classés Monument Historique (Majeur et du

Le décor en stuc de la Cène et les 2 médaillons peints de saint Jean avant restauration.



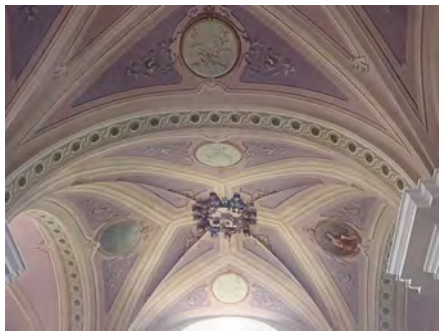
Le décor de la Cène après restauration.





Le motif de la tête de l'évêque aux bons soins de Fabrice Desamis et Armelle Filliol.

La voûte la plus altérée et le décor de la petite tête avant travaux.



La voûte centrale des tribunes après restauration.

Rosaire), il s'offre à présent à notre contemplation et à notre curiosité. Exécuté lors de la construction de l'église à la fin du XVII^e siècle, il fait écho à une autre Cène, qui est, elle, sculptée en bois polychrome et placée à l'autre extrémité de l'église, au sommet du retable Majeur, en contrebas du Père éternel.

Les deux autres voûtes de la tribune comportent également un motif sculpté à l'emplacement de la clé de voûte. L'un, de forme carrée, tel un tableau, présente une tête de religieux portant une mitre. Celle-ci s'était décrochée d'un seul bloc et avait pu être conservée. Les sondages ont permis de découvrir les restes de représentation d'une architecture, ce qui a été conservé sans chercher à être complété. En revanche, la crosse de ce personnage, sans doute, un évêque, qui était fragmentaire, l'a été. Enfin la dernière clé de voûte restait à découvrir. Une simple tête dans un médaillon rond s'est révélée elle, sans polychromie; l'ensemble étant recouvert de la même couleur.

L'autre point attendu était celui des médaillons représentant saint Jean-Baptiste. Situés sur les voûtains de part et d'autre de la Cène, il apparaissait clairement que l'un était la pâle copie de l'autre, car exécuté avec bien moins d'habileté! En effet, les traits du personnage étaient assez grossiers. L'hypothèse est que le motif d'origine n'ayant pu être conservé, et à défaut d'en créer un autre, le peintre qui en 1962 a restauré ces décors, a préféré faire la copie de l'autre qui lui faisait face. Or, nous pouvons le constater sur les autres voûtes de l'église, de même que dans celles de l'église Saint-Sigismond d'Aime, les frères Artari n'ont jamais utilisé deux fois le même motif figuratif.

Des infiltrations s'étant reproduites au même endroit, c'est heureusement la copie qui a été à nouveau endommagée. La solution de le fixer pour le conserver a d'emblée été écartée; un sondage a permis également de voir qu'il n'y avait plus de trace du décor d'origine car l'enduit avait été refait sur une bonne profondeur. Il restait donc à savoir ce qu'il convenait de faire à la place. En l'absence de documentation iconographique ou écrite, il était impossible de savoir quel personnage était représenté à l'origine dans ce médaillon. Après concertation avec la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie et les intervenants sur ce chantier, il a été convenu de refaire simplement le même fond que celui utilisé pour le médaillon de saint Jean-Baptiste, ceci afin de ne pas laisser simplement une zone nue.

L'intervention des frères Artari se déployait également sur l'ensemble de la modénature, des piliers

et les pilastres, à l'aide de petits motifs peints en trompe-l'œil. Cependant, autant, l'ensemble du décor peint des voûtes était parvenu jusqu'à nous dans sa quasi-intégralité, autant celui des modénatures ne l'a pas été.

Ça et là, quelques vestiges de la palette utilisée au XIX^e siècle subsistaient. Le décor était encore bien visible sur l'une des faces des deux pilastres encadrant le chœur de l'église. Des photos anciennes étaient là également pour donner des indications assez précises. Le parti pris de restauration a été simplement de les conserver et de les compléter. Ces décors auraient pu être notamment reproduits sur chacun des quatre piliers de la nef, comme on peut le voir encore aujourd'hui à l'église d'Aime citée plus haut. Outre d'augmenter très sensiblement le budget, et de modifier complètement l'ambiance générale de l'église, il n'a pas paru intéressant de les reconstituer, mais de reprendre toutefois le jeu de différences de teintes pour mettre en valeur les modénatures. Aussi, des couleurs claires, inspirées de la palette utilisée sur les voûtes, ont été choisies afin d'obtenir une ambiance chaleureuse et lumineuse, obtenue à partir de peinture minérale à la chaux, que l'entreprise Logis Home s'est appliquée à utiliser.

Nous avons vu que le décor peint du XIX^e siècle en avait remplacé un autre. Des sondages sur les voûtes l'avaient confirmé. Aussi, celui réalisé sur les murs des deux retables latéraux l'avait été; seul celui surplombant le retable du Rosaire, a pu être mis à jour suite à une découverte fortuite. Il restait à le mettre en valeur et à le conserver. Consistant en un beau drapé exécuté dans des teintes rouges et dorées, des reprises ponctuelles à l'aquarelle ont permis d'unifier ce décor.

L'ensemble de l'église étant assaini et fraîchement repeint, la restauration et le remontage des retables ont pu s'effectuer de 2017 à 2018, à l'aide de 3 entreprises qui se sont succédé.



Détail du dégagement du retable du Sacré-Coeur.

Le retable du Sacré-Coeur avant démontage.



Vue du chantier et du retable du Sacré-Coeur restauré.





Le retable des Âmes du Purgatoire avant démontage et après restauration.

Le retable du Sacré-Cœur

Ce retable n'attirait auparavant pas trop l'attention. Porté au *Répertoire départemental*, il méritait cependant tout notre intérêt du fait de la présence de certains éléments sculptés de grande qualité. Composite, consacré au Sacré-Cœur, et donc d'une époque plus tardive que celle des retables classés, il offrait au regard un ensemble repeint dans des couleurs qui n'étaient pas harmonieuses. Quelques éléments concomitants lui ont donné un nouvel éclairage. Tout d'abord la mise en valeur du motif de sainte Catherine placé en clé de voûte et le surplombant, a interrogé. Aussi le démontage du retable, rendu nécessaire pour reprendre les enduits du mur sur lequel il était apposé, a permis de voir sur plusieurs pièces la présence d'un décor de faux marbre rouge et vert, qui pour le coup, est plus en adéquation avec les teintes utilisées sur les deux retables baroques précités. Et pour cause ! Les archives communales conservent le prix-fait du retable d'origine, qui date de 1700. La commande est passée auprès de Joseph Cohendoz maître sculpteur et doreur résidant à Moutiers et son associé Jacques Antoine Todescoz et Joseph son fils, qui « acceptent de faire tout de neuf le retable de l'autel de sainte Catherine et de saint Antoine ». Des textes plus anciens évoquent la présence d'un autel dédié à sainte Catherine situé sur la tribune de l'ancienne église. Plusieurs éléments de ce retable ont été réutilisés pour le retable actuel du Sacré-Cœur qui a été remanié en 1846 par Giovanni Battista Delponti, notamment les colonnes torsées. Il est vraisemblable que ce retable était installé au même emplacement puisque le motif de la sainte le surplombe sur la voûte. Il avait été également demandé à Delponti de « recolorier toutes les figures et l'architecture ». Il reste que six couches successives de décor ont parfois été identifiées sur certaines pièces par l'atelier Arts & Bâtiments qui ne s'est pas découragé pour autant. Le travail de dégagement de la polychromie et de la bronzine a été très long, et en même temps il constituait un enjeu : qu'allait-on pouvoir découvrir ? Et ce, dans quel état ? Cela s'est finalement avéré fructueux puisqu'un décor de faux marbre à dominante rouge et verte a pu être retrouvé sur plusieurs pièces se juxtapo-



sant, celles-ci mises bout à bout pour vérification. Le remontage in situ a permis vraiment de voir les parties lacunaires mais qui se sont avérées minimales par rapport à l'ensemble du retable. Ces parties situées au-dessus de la niche sont en rouge. Le parti pris de restauration a consisté ainsi à faire se juxtaposer le décor XIX^e siècle et le décor XVII^e siècle en donnant une nette préférence à ce dernier. Toutefois, l'inscription relative au Sacré-Cœur qui entoure la niche a été conservée, ceci afin de pérenniser le vocable actuel auquel il est consacré.

Le retable des Âmes du Purgatoire

Ce retable, plus tardif, érigé vers 1753, avait également été repeint. Beaucoup plus modeste par ses dimensions et son mobilier, il n'en est pas moins intéressant. Le rapport de démontage avait également mis en avant la présence d'un décor de faux marbre, et ce, dans les tons verts. Le cahier des charges pour la restauration s'était donc attaché à demander le dégagement de la polychromie pour retrouver ce décor. Cependant, quelques sondages ont permis de voir qu'un décor plus ancien était présent sur quelques parties du retable ou même sur la statuaire. Il est apparu pour

l'Atelier Arc Restauro, en charge de cette restauration, qu'il n'était pas souhaitable de tenter de restituer ces fragments de décor plus anciens, car là aussi, on était face à un retable composite. Le prix-fait de ce retable établi en 1748 au nom de Maître Martel sculpteur évoque des travaux de « réparations à neuf de l'autel des Âmes »². Nous pouvons supposer que des éléments plus anciens ont été réutilisés, en même temps que d'autres plus récents, puisque les colonnes qui encadrent le tableau central ont été rajoutées en 1869.

La poutre de Gloire

Seuls les médaillons et les statues avaient été déposés ; ces dernières étant infestées, un traitement curatif par l'Atelier Arc Nucleart a été nécessaire. C'est César Carrasco qui a été chargé de la restauration de la poutre et de la réinstallation des statues. Il a également repris la dorure des médaillons. La découverte de la signature de Delponti sur l'un des pieds de la Marie Madeleine, a confirmé ce que l'on avait trouvé dans les archives communales, cependant il est toujours émouvant de retrouver ce genre de traces. La commande de cet ensemble lui avait en effet été confiée en 1847.

Les retables classés des autels majeur et du Rosaire

Ayant fait l'objet de travaux de restauration par un atelier patenté en 1962, il n'y avait pas de recherche de polychromie à effectuer, ces retables ayant été, selon les termes du devis « décapés ». La présence d'un bidon, retrouvé derrière le retable, l'a attesté.

Il s'est agi par contre notamment, de dissimuler autant que faire se peut les traces d'effraction suite au vol perpétré en 2003. Concernant le retable du Rosaire, des zones de polychromie plus claires, apparaissaient à l'emplacement de certains anges volés. Il a été convenu avec Sophie Omère, Conservatrice des monuments historiques (DRAC

Le haut du retable Majeur après restauration, la Cène et les deux grands médaillons.





Auvergne-Rhône-Alpes) de combler ces zones afin d'offrir une certaine homogénéité du fond coloré. Aussi, il a été décidé de conserver en place les ailes fixées de deux anges qui se sont envolés. Peut-être les retrouverons-nous un jour et alors, ils pourront être réinstallés!

En effet, ce fut le cas pour deux autres qui ont pu regagner leur place de part et d'autre du tabernacle du retable majeur, remanié là encore en 1846 par Delponti. Là-aussi, des traces d'effraction étaient à dissimuler à notre regard. Le vol s'étant concentré dans ce secteur, il a été possible de masquer les zones de décor de faux marbre rose clair où auparavant quatre colonnettes torsadées et dorées prenaient place. Ces zones contrastaient fortement avec le reste, et elles captaient le regard. Tout en conservant ce décor réalisé en 1846, selon le principe de réversibilité, une solution concertée a été choisie : celle de les recouvrir d'un fond doré et patiné afin que celui-ci se fonde dans l'ensemble du retable. Aussi, il convenait de boucher une partie de l'espace laissé vide suite à l'arrachage de deux têtes d'anges placées en accolade. Une pièce de bois de mêmes dimensions a été installée de part et d'autre du tabernacle puis a été peinte dans les mêmes tons. Ces interventions a minima, bien que satisfaisantes, ne trompent pas l'œil averti qui peut se rendre compte de l'absence de certaines parties du tabernacle. Cependant, le statut de ces objets classés ne nous autorise pas à effectuer une intervention plus poussée.



La poutre de Gloire et les statues du Calvaire après restauration.

L'ensemble du retable a été nettoyé, traité, consolidé et certaines petites lacunes disgracieuses par leur nombre ont été rebouchées. Des feuilles d'or ont été posées puis harmonisées avec l'ensemble. Les différentes toiles ont fait l'objet d'une attention particulière. De belle facture, celles représentant les Évangélistes ont été exécutées en 1735. Celle de saint Luc, qui est présentée dans l'un des deux médaillons en bois doré et ouvragé situés au sommet du retable présentait des zones lacunaires. Directement apposées sur le bois du médaillon, leur système de fixation des toiles par semences, les avait endommagées. Les bords étaient parfois grossièrement repliés dessous, ou ne coïncidant pas exactement avec le contour du médaillon. Ces observations font supposer que ces toiles ont été commandées et adaptées tant bien que mal sur leur support. L'atelier Mariotti en charge des travaux de restauration du retable majeur a déposé ces toiles, afin de leur refaire une santé en atelier. Si la restauration complète de ce retable n'a pas permis de découvrir une indication sur l'auteur de ce retable, le démontage de la toile centrale, représentant la Charité de saint Martin de Tours partageant son manteau, a donné lieu à une autre découverte d'importance : celle de la date de sa réalisation et le nom de son auteur. Comme cela était pressenti dans l'étude préalable du mobilier de cette église, que ce soit à travers les archives, ou simplement sur la base d'une étude comparative des œuvres, ce tableau s'est révélé bien postérieur à son support, puisqu'il est daté de 1813!

Les autels

Ceux des retables du Rosaire et du Sacré-Cœur étaient très endommagés. Une bonne partie de la structure maçonnée a dû être reprise, ce dont s'est acquitté François Blanchon. Plusieurs mois de séchage ont été nécessaires afin de pouvoir recréer leur décor, qui était encore présent sur celui du Rosaire. Les sondages de l'autel du Sacré-Cœur n'ayant pas permis de définir suffisamment le décor antérieur, il a été décidé de le refaire de la même façon que celui du Rosaire, qui lui est symétrique, tel que cela est rapporté dans un document. C'est Isabelle Desse, qui a restitué le décor de faux marbre, qui nous le savons n'était pas présent à l'origine. Une photo en noir et blanc atteste d'un décor composé de têtes d'anges entourés de guirlandes. Outre de ne pas être assez précis, il y avait peu de chance que ce soit même le décor du début du XVIII^e siècle, date de la réalisation du retable du Rosaire.

Enfin, un éclairage LED, non prévu dans le budget initial, a judicieusement remplacé l'éclairage au sodium, offrant à cet ensemble restauré une lumière chaleureuse. Installé par l'entreprise Courrier Électricité suite à une étude de Michel Martini, éclairagiste, celui-ci permet d'éclairer des zones de manière individuelle, ce qui peut être recherché par exemple lors de la tenue d'un concert. De même, deux grands lustres en cristal, un savant

Le travail de masquage du décor de faux marbre rose sur le tabernacle (atelier Mariotti).

mélange de formes anciennes et modernes créés par Bernard Valette, éclairaient à présent la nef et ajoutent une note étincelante. Financés par l'association *Les amis de l'église d'Hauteville-Gondon*, ils remplacent heureusement les deux lustres qui étaient alimentés au gaz et qui servaient de chauffage pour l'assemblée.

Les différentes découvertes, ainsi que les choix des restaurations qui ont été faits grâce aux recherches dans les archives qui ont permis de valider ou d'invalider des interprétations, permettent à présent d'avoir une lecture des différentes grandes étapes du décor de cette église, baroque certes, mais avec des apports au XIX^e siècle qui sont conséquents et que l'on peut repérer çà et là. Une nouvelle approche de cette église est ainsi proposée.

Voici à grands traits les différentes étapes de la réalisation d'un projet et d'un parti pris de restauration concerté avec l'aide des services de la Conservation régionale des monuments historiques (DRAC Auvergne-Rhône-Alpes) et de la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie, et expliqué notamment lors des différentes visites publiques tout au long du chantier, ainsi que lors des Journées Européennes du Patrimoine. Et si un chantier n'est pas un long fleuve tranquille, que de satisfaction et d'émotion partagées lorsque notamment Monseigneur Philippe Ballot, évêque de Maurienne et de Tarentaise, a le 2 juin 2019, dans un geste inaugural, béni les murs de cet écrin restauré, ainsi que toutes les personnes ayant œuvré pour ce chantier, et que nous remercions!

Pascale Vidonne



Cérémonie du 2 juin 2019 : les tarines étaient de la fête.

Notes

1. Cet article fait suite à celui paru dans *La rubrique des Patrimoines de Savoie*, n°38, décembre 2016.
2. Ce sculpteur doit être le fils du sculpteur célèbre, Joseph Marie Martel puisque ce dernier, désigné dans différents écrits comme l'auteur supposé du retable Majeur de cette église est décédé en 1747. (Note de M^{me} Monique Ghéradini).

Coût total du chantier

(y compris études et maîtrise d'œuvre) : près de 1 200 000 €
Financement public : près de 225 193 €
Département de la Savoie,
DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.
Financement privé : 44 014 €
Sauvegarde de l'Art Français,
Fondation du Patrimoine, association
Les Amis de l'église d'Hauteville-Gondon.

le château de Montrottier, la demeure d'un collectionneur



MONUMENTS
HISTORIQUES

Le château de Montrottier et les Gorges du Fier,
tiré de l'album *Nice et Savoie*.
Arch. dép. Haute-Savoie, 39 Fi 92.



À Lovagny, à quelques kilomètres d'Annecy, le château de Montrottier occupe une situation liée au travail d'érosion du Fier, qui a d'ailleurs creusé un profond défilé naturel, les Gorges du Fier. Des galeries, inaugurées en 1869, permettent depuis aux visiteurs de découvrir les abîmes de ces Gorges.
Au Moyen Âge, le château contrôle un point de franchissement sur le Fier ainsi qu'une route entre Genève et Chambéry.

Les bâtiments et les propriétaires

Les bâtiments de cette forteresse pentagonale, édifiés entre le XIII^e et le XV^e siècle, s'ordonnent autour d'un donjon cylindrique à mâchicoulis. Malgré de nombreux remaniements au XIX^e siècle et au XX^e siècle, le château conserve des éléments significatifs de l'architecture militaire médiévale. La Tour des Religieuses, du XIII^e siècle, isolée sur un piton rocheux et protégée au nord par l'ancien lit du Fier constitue la partie la plus ancienne du château; sa fonction était essentiellement défensive. Les Logis des Chevaliers et des Comtes sont construits au XIV^e siècle, tandis que le donjon – aujourd'hui accessible par une passerelle qui remplace un ancien pont-levis – date vraisemblablement du XV^e siècle.
Au cours du temps, le château perd son rôle stratégique et défensif pour devenir un lieu de résidence. Plusieurs familles s'y succèdent, et notamment après la famille de Grézy :

- Le duc Amédée VIII de Savoie (1425-1427);
 - La famille de Menthon (1427-Révolution française);
 - La famille du général Guillaume-Henri Dufour, citoyen genevois, ingénieur, topographe et homme politique suisse (1799-1839). Elle fait de Montrottier une résidence où cette famille ne séjourne que quelques semaines durant l'été, c'est ce qui poussera d'ailleurs cette famille à s'en séparer.
- Délaissées depuis la Révolution, les terres sont en friches et le château dans un triste état. Le maître horloger genevois Bénédict Dufour, père de Guillaume-Henri, prend à sa charge la gestion du domaine agricole et s'acharne à le remettre en état. La culture du chanvre constitue une part des revenus du domaine, tout comme les vergers, les noyers et la vigne. Dufour tente également d'élever un troupeau de moutons mérinos, introduits depuis peu en Savoie. Mais la météorologie ne joue pas en la faveur de cette tentative.



[ci-dessus] Mappe sarde de Lovagny, 1732.
Respectivement sous les n° de parcelles 1960
et 1963 : le château de Montrottier et la grange,
alors propriétés du comte Bernard de Menthon.

Parmi ses biens figure également un ensemble
de fossé, bois et teppes, sous le n° de parcelle
1955, qui correspond à l'ancien lit du Fier.
Arch. dép. Haute-Savoie, 1 Cd 28.



Le château de Montrottier, début du XX^e siècle (avant 1932).



Le château de Montrottier, gravure extraite de Dessaix, *La Savoie historique et pittoresque, statistique et biographique*, Chambéry, 1854-1858. Arch. dép. Haute-Savoie, 40 Fi 204.



Le château de Montrottier, avant 1930.

• La famille de Rochette (1839-1876). Jules de Rochette confie à l'architecte genevois Francis Delimoges de nombreux et importants travaux ainsi qu'une campagne inachevée de restauration du château, dans le goût alors très à la mode de l'éclectisme mêlant néogothique et néorenaissance. Montrottier accueille à cette période un certain nombre d'écrivains et d'artistes comme Louis Veuillot, Francis Wey ou encore Eugène Viollet-le-Duc.

Après le décès de Jules de Rochette en 1845, sa femme, Mathilde, poursuit les travaux qui la conduisent à la ruine.

• La famille d'industriels et de maîtres de forges Frèrejean (1876-1906);

• Léon Marès (1906-1916).

Né en 1854, il est issu d'une famille de grands propriétaires de vignobles héraultais et d'industriels. Ses aïeux cultivent déjà le goût de la collection et sont proches d'un certain nombre d'artistes – dont Alexandre Cabanel – qu'ils accueillent régulièrement à Montpellier. En 1906, Léon Marès, frère de la dernière épouse Frèrejean, hérite du château de Montrottier. Il y réunit des collections d'objets d'art qui constituent un véritable cabinet de curiosité.

Léon Marès prête également un grand intérêt à l'aménagement du parc et des jardins, tout en continuant à faire cultiver le domaine. Il fait planter différents arbres et végétaux et réunit de belles collections de rosiers, tulipes, orangers... Au début

du XX^e siècle, il se distingue également par l'accueil d'une collection de nombreux animaux et d'oiseaux d'espèces variées (autruche, lamas, dromadaire, singes, canards...). Cette véritable ménagerie, qui paraît très exotique pour la Haute-Savoie à cette époque et suscite évidemment la curiosité, est abritée dans des parcs, volières et étangs.

À sa mort, ce collectionneur philanthrope lègue en 1916 son domaine de Montrottier et ses collections à l'Académie florimontane, société savante fondée à Annecy en 1606-1607 par François de Sales et Antoine Favre, sur le modèle des académies « italiennes ».

Homme du monde, Léon Marès est membre de nombreuses sociétés, tant dans l'Hérault qu'en Haute-Savoie, qui montrent l'éclectisme du personnage et ses différentes facettes (associations militaires et sportives, associations

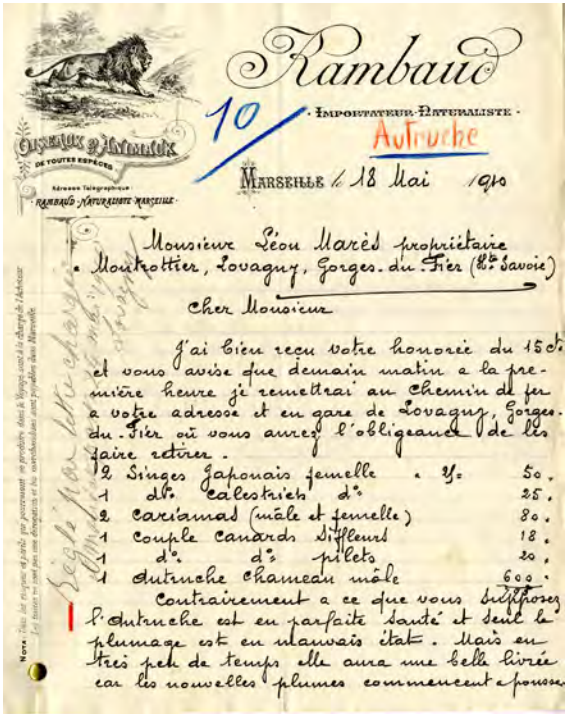


Buste de Léon Marès, réalisé par Marius Tissot à la demande de l'Académie florimontane.

Joseph Serand
(Faverges, 1868 – Annecy, 1957)

Archiviste-adjoint du Département de la Haute-Savoie, bibliothécaire-adjoint de la Ville d'Annecy, il prend sa retraite en 1923. Il s'engage activement dans la vie locale, notamment au sein du Club alpin français ou de l'Académie florimontane : il collabore activement à *La Revue savoisienne*, revue annuelle de l'Académie, par de nombreuses communications très documentées sur l'histoire locale. Dès 1916, il prend en main la gestion du domaine de Montrottier et des collections. On doit à Joseph Serand la réalisation des premiers inventaires des collections, ainsi que les études historiques initiales.





Correspondance de la maison Rambaud, à Marseille, adressée à L. Marès relative à l'acquisition de plusieurs animaux, 18 mai 1910.

musicales, associations culturelles, scientifiques ou de loisirs et les sociétés savantes, associations liées au développement touristique, associations liées au monde agricole, associations de bienfaisance...). Il est admis comme membre de la Florimontane en 1909. En 1912, il est élu maire de Lovagny et la commune fait partie des nombreux bénéficiaires de son évergétisme. C'est aussi le cas de tous les mobilisés de la commune de Lovagny, qu'il adopte et auxquels il adresse régulièrement des colis de tabac, chocolat... Si la fortune familiale a pu aisément favoriser l'acquisition de collections par Léon Marès, d'autres facteurs comme la mode et les circonstances ou encore les exemples et les relations familiales peuvent aussi être avancés.



Le lac d'Annecy, par Paul Cabaud. N° inv. 1877.

[à droite] Destinées à l'origine à la chapelle funéraire de la famille de banquiers Fugger à Augsbourg, les frises sont finalement acquises, en 1530, par la ville de Nuremberg pour orner, avec les frontons, la salle du Conseil. Après l'incorporation de Nuremberg à la Bavière, il est décidé de vendre ces quatre bas-reliefs comme «matériaux hors d'usage» en 1806. Ils sont finalement achetés par les Frèrejean, fondeurs à Lyon, qui les conservent dans leur propriété de Saint-Cyr au Mont-d'Or, avant que Léon Marès n'en hérite. C'est à Joseph Serand et à un ancien président de l'Académie, Charles Buttin, que l'on doit, en 1920, la découverte de l'histoire et de l'origine de ces bronzes. Consacrant leur valeur artistique comme «les plus beaux spécimens de la sculpture allemande de la Renaissance qui soient en France», ils sont classés au titre des Monuments historiques le 6 mars 1923.



Depuis deux ans et pour remédier à l'érosion de la fréquentation que connaît le site depuis le milieu des années 1990, le comité de l'Académie a engagé, avec le concours du Département de la Haute-Savoie, une mutation de l'organisation, du fonctionnement et de la gestion du château.

Les collections du château de Montrottier
Le château abrite de riches collections quasi encyclopédiques, rassemblées notamment par la famille Frèrejean ainsi que par Léon Marès et sa famille. Parmi les milliers d'occurrences portées à l'inventaire figurent meubles, céramiques, tapisseries flamandes, armes, objets d'Afrique et d'Asie, ainsi que des bas-reliefs – deux frises et deux frontons – en bronze de la Renaissance allemande, chefs-d'œuvre de Hans et Peter Vischer, fondeurs du XVI^e siècle. Depuis 2003, l'ensemble de la collection bénéficie de l'appellation «Musée de France», qui consacre à la fois son intérêt, tout en lui assurant une protection.



De 1916 à la fin des années 1950, l'Académie a soutenu et publié des recherches sur l'histoire de Montrottier¹ – dont l'essentiel est dû à Joseph Serand.

Depuis 2009, la Florimontane a renouvelé ses encouragements et son soutien pour les recherches sur l'histoire du château, de ses propriétaires et des collections afin de mieux les comprendre mais aussi mieux les faire connaître². Pour cela, elle fait appel à des scientifiques reconnus. Les résultats de leurs travaux font l'objet de publications dans *La Revue savoissienne*³.

L'Académie contribue également régulièrement à des expositions par des prêts qui permettent à certaines collections de partir à la découverte de nouveaux publics.

Cela a notamment été le cas lors d'expositions réalisées en co-commissariat entre le Musée-château d'Annecy et les Archives départementales de la Haute-Savoie à l'occasion du 6^e centenaire de l'accession de la Savoie au rang de duché : *Les vies de châteaux. De la forteresse au monument* ou encore lors de l'exposition monographique : *Paul Cabaud, amoureux d'ici. Peintre et photographe à Annecy dans la seconde moitié du XIX^e siècle*.

L'Académie vient d'engager un travail autour de sa collection de statues médiévales qu'il s'agisse d'opérations de restaurations programmées ou d'une étude dans le cadre d'un projet universitaire interdisciplinaire sur les costumes, décors et ornements métalliques à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne (Projet Patrimpalp). Cette étude en cours (Arc-Nucléart) porte sur la technique des « brocards appliqués », technique de polychromie permettant de donner avec une feuille d'étain, l'illusion des luxueux textiles, de leur plasticité ou du relief des fils métalliques. Une des statues conservée à Montrottier, présentant ce type de décor, a été intégrée dans le corpus. À l'issue des investigations, nous en saurons plus sur la polychromie de cette œuvre. Tous les résultats obtenus sur une quinzaine de sculptures et une peinture murale de Savoie permettront non seulement des comparaisons entre certaines œuvres produites à l'échelle de l'ancien duché de Savoie mais aussi de mieux connaître cette production. Montrottier peut s'enorgueillir d'être aujourd'hui une des dernières demeures de collectionneur, comme il en existait à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

[ci-dessous] La grande salle du château de Montrottier, avant l'installation des collections de L. Marès, vers 1906

[à droite] La grande salle aujourd'hui.



À travers leur diversité, mais aussi leur présentation que Léon Marès a souhaité conserver par son legs, les collections témoignent du goût très à la mode à cette période pour les cabinets de curiosité.

La restauration, la documentation et la valorisation des collections par des spécialistes – qui s'inscrivent dans le temps long de la recherche – constituent des enjeux importants pour l'Académie. Les restaurations et les études en cours permettront d'enrichir encore mieux connaître l'histoire de cet ensemble patrimonial mobilier et immobilier exceptionnel, propriété de l'Académie florimontane.

Julien Coppier

Notes

1. J. Serand. *Le château de Montrottier, étude historique et archéologique*. Annecy, 1949, 98 p.
2. Nous nous permettons de renvoyer notamment aux contributions suivantes dont nous sommes l'auteur :
 - « Le domaine de Montrottier (Lovagny – Haute-Savoie), de la demeure du collectionneur Léon Marès à la propriété de l'Académie florimontane (1916-1919) », in *La Revue savoissienne*, 149^e année, 2009, pp. 97-130.
 - « Léon Marès (1854-1916), propriétaire du domaine de Montrottier : éclairages sur une personnalité à partir de documents inédits », in *La Revue savoissienne*, Annecy, 150^e année, 2010, pp. 181-215.
 - « Léon Marès (1854-1916), éclairages sur un collectionneur à partir de documents inédits », in *La Revue savoissienne*, Annecy, 151^e année, 2011, pp. 331-360.
 - « Le domaine de Montrottier au temps de la famille Frèrejean (1876-1906) », in *La Revue savoissienne*, 153^e année, Annecy, 2013, pp. 95-125.
 - « Le domaine de Montrottier au temps de la famille de Rochette (1839-1876) », in *La Revue savoissienne*, 155^e année, Annecy, 2015, pp. 25-44.
 - « Viollet-le-Duc au château de Montrottier », in Musée-château d'Annecy et Archives départementales de la Haute-Savoie, *Les vies de châteaux. De la forteresse au monument*. Milan, 2016, pp. 264-267.
 - « L'Académie florimontane et le domaine de Montrottier, cent ans d'histoires (1916-2016) », in *La Revue savoissienne*, 156^e année, Annecy, 2016, pp. 169-196.
 - « Léon Marès (1854-1916) de ses racines montpelliéraines à sa vie en Haute Savoie, un collectionneur singu-

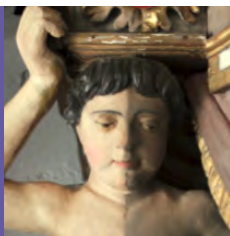


Déploration du Christ: saint Jean l'Évangéliste, la Vierge de pitié, sainte Marie-Madeleine; début du XVI^e siècle. Sculpture d'origine savoyarde.
N° inv. 2 349.

- lier », in *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, nouvelle série, tome 43, Montpellier, 2013, pp. 6590.
- « Une Académie châtelaine: l'Académie florimontane, légataire de Léon Marès », in *L'Héritage*, Akademos, Institut de France Conférence nationale des Académies des Sciences, Belles-Lettres et Arts, Paris, 2017, pp. 337-349.
 - 3. Nous avons initié depuis 2012 une rubrique « Glanes de Montrottier » dans *La Revue savoissienne*. Voir par exemple les études suivantes :
 - Nougaret, J. « Note sur deux œuvres d'Alexandre Cabanel conservées au château de Montrottier », 151^e année, 2011, pp. 361-366.
 - Brosens, K. « Scènes de chasse. Note sur une tenture de tapisseries flamandes conservée au château de Montrottier », 152^e année, 2012, pp. 260-266.
 - Marin, S. « Le saint Antoine des collections du château de Montrottier », 153^e année, 2013, pp. 216-220.
 - Marin, S. « Une statue de saint Jean-Baptiste dans les collections du château de Montrottier », 154^e année, 2014, pp. 215-219.
 - Boisset-Thermes, S. « Trois Vierges de pitié savoyardes dans les collections de l'Académie florimontane au château de Montrottier à Lovagny », 2015, pp. 210-218.
 - Marin, S. « À propos de deux statues conservées dans les collections du château de Montrottier : un saint évêque et une sainte Catherine d'Alexandrie », 2016, pp. 209-213.
 - Marin, S. « À propos de deux statues conservées dans les collections du château de Montrottier : une Vierge en majesté et un saint Nicolas », 2017, pp. 194-197.



ITINERAS, plus qu'une restauration, un parcours d'art et d'architecture sacrés



Polychromie
en cours
de nettoyage.

MONUMENTS HISTORIQUES

Grâce au projet européen Inter-reg-ALCOTRA, mené par les communes de Valgrisenche en Italie et de Saint-Gervais-Saint-Protais de l'autre côté des Alpes, entre 2015 et 2017, l'église Saint-Gervais-Saint-Protais a pu être restaurée et inaugurée en décembre 2016. Outre cette restauration qui a permis de mettre à jour une partie des décors baroques de l'église, ce programme a été l'occasion de créer un parcours de valorisation de l'art et de l'architecture sacrés sur les territoires des deux communes alpines.

La vallée de Montjoie, où se situe la commune de Saint-Gervais-les-Bains, est riche d'un patrimoine religieux bien visible encore aujourd'hui qui ne compte pas moins de deux églises baroques – celle de Saint-Nicolas de Vérocce et celle Saint-Gervais et Saint-Protais –, une église contemporaine – Notre-Dame des Alpes – et quatorze chapelles dont certaines constituent de véritables joyaux de l'art baroque alpin; sans oublier les nombreuses croix de mission et oratoires qui émaillent le paysage. Il n'est pas rare de croiser au cours d'une randonnée ces témoignages qui cristallisèrent la foi des hameaux aux XVII^e et XVIII^e siècles, sous l'impulsion de la Contre-réforme catholique et grâce à la générosité de paroissiens colporteurs ayant fait fortune dans les pays allemands.

La restauration de l'église Saint-Gervais-Saint-Protais

De l'église primitive dépendant des bénédictins de Contamines sur Arve, il ne subsiste aujourd'hui aucune trace, même les cloches datant de 1108 et 1159 ont été détruites lors de l'incendie de 1792. La dédicace aux martyrs nous permet toutefois



Carte postale, église de Saint-Gervais
au XIX^e siècle (intérieur).
Collection Claire Grandjacques.

d'envisager une fondation relativement précoce. Les reliques des deux saints, martyrs milanais du I^{er} siècle de notre ère, sont inventées par l'évêque de Milan, saint Ambroise, au IV^e siècle. Ils connaissent un regain de notoriété à la fin du IX^e siècle lorsqu'Angilbert II, évêque de Milan, place leurs reliques dans un sarcophage de porphyre au cœur de la basilique ambrosienne. Leur présence à Saint-Gervais s'explique par les nombreux échanges existant dès la période carolingienne entre le milanais et ce qui deviendra par la suite la Savoie. Aucune source cependant ne permet de dater précisément le bâtiment, mais on sait qu'en 1440, l'édifice est tant ruiné que le vicaire de Saint-Gervais en appelle directement au Pape. L'église actuelle date de 1698. Sa construction est l'œuvre de maîtres maçons du Val Sésia, à l'image de la plupart des églises du pays du Mont-Blanc, placés sous la direction de Pierre Desglise et Jean de la Vigne, respectivement architecte et tailleur de pierres. L'édifice, orienté est ouest, s'étend sur une longueur de 75 pieds (24 m), légèrement décalé du clocher, vestige de l'église médiévale. Restaurée par le peintre décorateur Edouard Borge, en 1958, elle n'est ensuite plus reprise avant les



L'église avant restauration (intérieur).

travaux de 2016. Protégée au titre des Monuments historiques depuis 1987, elle occupe une place centrale dans le bourg de Saint-Gervais. Lors des travaux menés entre 2015 et 2016, il a été difficile de choisir quel parti de restauration de l'église privilégier, celle-ci ayant été remaniée dans ses décors au cours des siècles. Ces derniers ont été en grande majorité détruits suivant la mode pré ou postconciliaire de la seconde moitié du XX^e siècle et repeints presque entièrement de rouge devenu lie de vin au fil des ans. Seules quelques traces du décor préexistant du XIX^e siècle ont été conservées et sévèrement « restaurées ». La pérennisation de l'état des lieux ou la reconstitution des décors dix-neuvième siècle, à partir de documents iconographiques nombreux, apparaissaient alors comme les seules alternatives. Il n'était toutefois pas possible de déterminer avec précision les couleurs employées au XIX^e siècle en se fondant uniquement sur les photographies anciennes. Dans cette perspective, une campagne de sondages complétant les recherches historiques et documentaires a été menée par l'équipe de maîtrise d'œuvre. Bien que le décor de cette époque n'ait pas été retrouvé, ou de façon

très parcellaire dans l'embrasure d'une fenêtre dégagée au-dessus de la sacristie à l'occasion de cette restauration, un décor datant du XVIII^e siècle, très discret est apparu. Visible sur les clés des voûtes, la balustrade de la tribune et les croix de consécration, il contraste par sa discrétion amplifiée par l'enduit clair et lumineux sur lequel il se détache.

C'est ce décor d'origine qui a été privilégié en concertation avec la Conservation régionale des monuments historiques (DRAC Auvergne-Rhône-Alpes), la Commission départementale d'art sacré, la paroisse et la municipalité, sous la houlette de l'équipe de maîtrise d'œuvre chargée du chantier, mené par le cabinet d'architecte des Monuments historiques Jean-François Grange-Chavanis.

De nombreuses évolutions de l'église et de son histoire on été révélées grâce aux travaux de restauration. Une litre funéraire dédiée à Pierre Anselme, seigneur de Montjoie a ainsi été mise à jour sur la façade méridionale, dans le prolongement du cadran solaire qui avait été repris dans les années 1990 par Annick Terra-Vecchia et Robert Denizot.

L'étude d'archéologie préventive conduite par Archeodunum sous la direction de Quentin Rochet sur le clocher de l'église, a permis de revenir sur un certain nombre d'incertitudes et de rumeurs accompagnant l'histoire de l'édifice. Il a ainsi été possible de démentir l'idée selon laquelle le clocher de 1471 avait été construit sur une ancienne tour de défense médiévale. L'organisation générale du cocher correspond à des constances régionales : plan carré, étages à baies géminées, etc. Le clocher à bulbe, tardif, est un modèle récurrent de l'architecture savoyarde. Reconstitué après un incendie, il se dota sous la restauration sarde en 1819 de bulbes légèrement écrasés réalisés par l'architecte Amoudruz et surmontés d'une flèche en fer blanc. On peut d'ailleurs rapprocher le clocher de Saint-Gervais de celui de l'église de Saint-Christophe de Morillon et ou de celui de Scionzier, dans le canton de Cluses. La restauration de l'ensemble du mobilier par l'atelier de restauration Cren ARC restauro a, quant à elle, permis d'affirmer que le retable majeur était bien celui original, datant sans doute de la seconde moitié du XVIII^e siècle – plus que de la date de consécration de l'église en 1702. Son style encore baroque est en effet déjà tourné vers le néoclas-



Restauration du mobilier et décor par ARC CREN Restauo en 2016. Sculpture du retable majeur, Christ de la poutre de Gloire, dorure des retables.



Détail décor de la balustrade de la tribune, après restauration.

sicisme. On ignore qui le réalisa mais l'on sait qu'il fut repris par le sculpteur luxembourgeois Jean Eichorne, aidé du menuisier Jacques Passerat en 1822, comme l'indique l'inscription peinte au bas du retable. En 1792, un incendie ravagea la partie nord-ouest du chœur : le toit initialement couvert d'ardoises du Prarion fut en partie détruit, une partie du retable brûla et noirci à certains endroits ; sa restauration fut alors exigée. Lors de la visite pastorale de 1809 par Monseigneur Yves de Solles, il est mentionné que le retable est

« en partie réparé, mais les couleurs ne sont plus fraîches, et on aperçoit toujours beaucoup de dégradation dans les détails ». L'hypothèse la plus probable est que Eichorn ait restauré le retable en le conservant dans son ensemble et en refaisant à l'identique la partie basse. Il ajouta de nouveaux reliefs sculptés et dorés sur l'autel (antependium, soubassements latéraux), sur les soubassements (reliefs floraux et à angelots des panneaux supérieurs, ornements dorés sous les statues) et sous les cornes d'abondances latérales (reliefs phyto-

Restauration de l'église de Saint-Gervais (2016), détail d'un médaillon des voûtes (en cours de dégagement et après restauration).



morphes comblant le vide sous les volutes). Cette restauration a enrichi le retable de nouveaux reliefs mais a également modifié complètement sa polychromie en réalisant de nouveaux faux marbres dans les tons vert et rose recouvrant celle d'époque, dans laquelle dominaient les tons bleu, rouge et vert, que l'on retrouve dans les clés de voûte, les arcades et la balustrade de la tribune. Sur le retable principal, trois registres rythment sa composition, à l'image des retables baroques réalisés dans la région: les saints à laquelle l'église est dédiée trônent aux côtés de saint Étienne et saint Laurent visibles également sur les décors de l'auvent au-dessus de la façade. Intercesseurs entre les fidèles et le monde céleste, ils encadrent le tableau central, protégé au titre des monuments historiques, représentant l'apparition d'une Vierge à l'Enfant aux deux saints protecteurs, et à saint Bernard des Alpes. Au niveau supérieur, Moïse et Aaron encadrant la Sainte Trinité sont recouverts d'un baldaquin. Devant ce théâtre de la foi, un tabernacle de facture baroque, doré et surmonté de six colonnettes portant un dais, figure en son centre le sacrifice du pélican. Les autels latéraux, dédiés à Notre-Dame du Rosaire et à saint François de Sales, semblent, quant à eux, dater de la restauration de 1822, tout comme le Christ de la poutre de Gloire, d'une belle facture d'inspiration renaissance.

Où l'ancien rencontre le moderne

Au cours des travaux de restauration de l'église, une ancienne baie a été dégagée au-dessus de la sacristie, demandant donc la réalisation d'un nouveau vitrail. Ceux présents jusqu'alors dans l'église, aux motifs géométriques, dataient du XIX^e siècle. Témoignant de la restauration de 1876, ils ont été déposés et entièrement restaurés. Seuls cinq d'entre eux, ont réintégré leur emplacement, au niveau de la première travée et sur la façade principale de l'église. Le besoin de créer



un nouveau vitrail pour combler la baie mise à jour suscita une commande originale de vitraux contemporains ornant les neuf baies de la nef et du chœur. Ce travail fut confié au célèbre artiste verrier contemporain, le Père Kim en Joong. L'ensemble conçu par le Père Kim pour l'église de Saint-Gervais vient transfigurer la lumière alpine par un dessin enlevé et des couleurs vives. Cet artiste d'origine coréenne, formé à l'école des Beaux-arts de Séoul, a choisi à l'âge de trente ans de se convertir au christianisme et d'entrer dans l'Ordre des Dominicains. Se consacrant presque exclusivement à la création de vitraux, il a participé à la mise en lumière de nombreux lieux sacrés, célèbres ou plus intimes, comme la chapelle de Cupelin à Saint-Gervais. Le Père Kim peint ses motifs colorés directement sur le vitrage, à l'aide de lourds pinceaux de calligraphe chargés d'une poudre d'émail mélangée à un liant très fluidifiant. La cuisson des vitraux de Saint-Gervais a été confiée aux prestigieux ateliers Loire à Chartres et Derix à Tanussteinen en Allemagne.

Le programme décoratif développé par le Père dominicain ne cherche pas à être narratif ou figuratif, mais plutôt à donner une nouvelle dimension, mêlant spiritualité et esthétique. Il convie visiteurs et fidèles à un dialogue entre pensée contemporaine non religieuse et tradition chrétienne. Les lumières et les couleurs tranchées entrent harmonieusement en résonance avec les origines baroques de l'édifice, métamorphosant les murs sobres du lieu, au gré de la course du soleil.

La mise en valeur d'un patrimoine via un projet de médiation innovant

Plus que la restauration d'un monument, sa protection et sa mise en valeur, le projet européen *ITINERAS* avait aussi pour objectif de valoriser le patrimoine d'art et d'architecture sacrés constitutifs de l'identité des deux communes de montagne. De véritables parcours d'art et d'architecture à la découverte de ce patrimoine religieux ont été révélés en s'appuyant sur la définition d'itinéraires, la création de supports touristiques et la participation de populations locales.



[à gauche] Remise en place du tableau du retable latéral dédié à saint François de Sales, après restauration (2016).



[ci-contre] Le retable majeur et son tabernacle après restauration.



L'église après restauration
(vue intérieure depuis le narthex sous la tribune).

Deux itinéraires bordent la commune de Saint-Gervais : rive droite et rive gauche. Ils reprennent les chemins que parcouraient les habitants des hameaux rejoignant la paroisse à laquelle ils étaient rattachés – Saint-Gervais ou Saint-Nicolas de Véroce –, et permettent de découvrir à pied les trésors de l'art religieux de la commune de Saint-Gervais, en grande partie de style baroque. Un des itinéraires se superpose en partie au *Sentier du baroque* qui, depuis l'église de Combloux, rejoint celle de Notre-Dame de la Gorge, en passant par Saint-Nicolas de Véroce. Profane et sacré se mêlent dans ce projet où est remis à l'honneur le rôle joué par les laïcs dans la construction, l'embellissement et la pérennité de ces édifices, notamment grâce aux colporteurs merciers enrichis à l'étranger mais ayant toujours à cœur de subvenir aux besoins de leur paroisse d'origine.

La mise en valeur de ce patrimoine à Saint-Gervais se poursuit avec la restauration des chapelles de hameaux, dont celle des Plans pour laquelle les travaux ont été rendus possibles grâce aux financements du projet européen mais aussi grâce aux dons d'un généreux mécène et des nombreux donateurs de la Fondation du patrimoine.

Emma Legrand

Bibliographie

- Rochet, Quentin (dir). Rapport d'intervention d'archéologie préventive. Clocher de Saint-Gervais et Saint-Protais. Saint-Gervais-les-Bains. 2016
- Cren, Stéphane et Cren Bertoni Nadia. Rapport. Restauration du mobilier classé : retable du maître-autel, statue de Christ en croix de la poutre de gloire, chaire à prêcher. Église Saint-Gervais Saint-Protais. 2016
- Grange-Chavanis, Jean-François, Notes sur la restauration de l'église paroissiale Saint-Gervais Saint-Protais à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie), mars 2017.

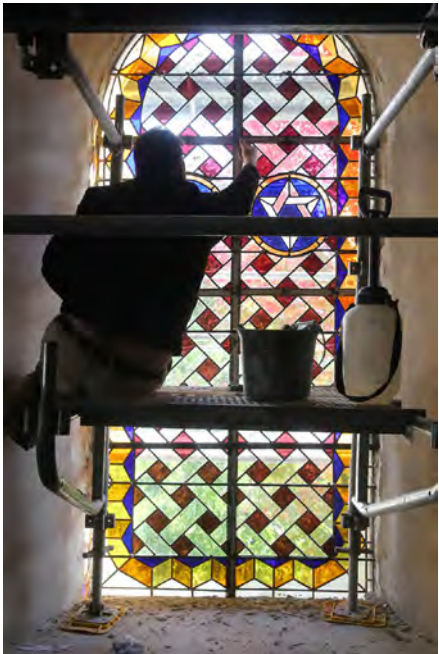
la chapelle des Plans

La fondation de la chapelle des Plans a été décidée en 1681 mais elle ne fut construite qu'en 1709, à l'initiative de Joseph Mollard, prêtre et docteur en théologie, originaire du hameau des Plans. Située à 1100 mètres d'altitude, elle est certainement l'œuvre d'un architecte valsésien.

En 2018, la chapelle des Plans a bénéficié du projet européen ALCOTRA-INTERREG, ITINERAS, pour être restaurée. En collaboration avec les conservateurs des Monuments historiques de la DRAC Auvergne Rhône-Alpes, il a été décidé de restaurer les décors d'origine, soit ceux de son édification en 1709. Les sondages réalisés en 2017 ont en effet permis de redécouvrir une grande partie du décor et des inscriptions. La frise de rosaces et de denticules qui court sur les quatre pans avait été presque entièrement conservée sous le décor du XIX^e siècle, lui-même repris en partie au cours du XX^e siècle. L'ensemble dans les tons pastel rappelle ceux révélés par les restaurations des églises de Saint-Gervais et de Saint-Nicolas de Véroce.

Les décors, les saints vénérés et les inscriptions nombreuses sur les médaillons de la chapelle, ont permis de souligner l'importance de l'éducation et de la transmission de la morale au travers de ces chapelles de hameaux et de leurs fondateurs. Joseph Mollard était en effet proche des Barnabites installés au monastère de Contamines-sur-Arve. Missionnaire et barnabite, il œuvra pour l'éducation des populations.

Installation des vitraux XIX^e après restauration, église Saint-Gervais et Saint-Protais, Saint-Gervais les Bains.



circulations et occupations de la montagne sur le territoire de la commune de Sixt-Fer-à-Cheval (74) l'alpage de Sales



ARCHÉOLOGIE

Depuis 2015, l'intérêt que l'Unité Archéologie et Patrimoine Bâti du Département de la Haute-Savoie montre pour l'alpage de Sales (commune de Sixt-Fer-à-Cheval [fig. 1]) est multiple. Il vise à renseigner de manière plus large les questions de l'occupation de la montagne, de son évolution depuis le Moyen Âge, mais également de la place de ces espaces de hauteur au sein d'un système plus étendu qui les relie aux fonds de vallée voire aux villes.

Les accès à ce vallon d'altitude, s'étagant de 1 800 à 2 700 m, situé dans la haute vallée du Giffre, en plein Faucigny, sont comptés et donc à considérer pour comprendre l'évolution de ses ressorts territoriaux. Attesté vers 1200, au moment de sa donation à l'abbaye de Sixt laquelle est fondée soixante ans plus tôt sous l'ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, cet alpage vient compléter sensiblement le domaine de cette seigneurie ecclésiastique. Un basculement juri-



[Figure 1] Le secteur de la Croix de Sales, à l'entrée du vallon de Sales.

dique en 1418, avec l'albergement¹ par l'abbaye de cette montagne à un groupe de paysans, devenant *communiers*, inaugure des siècles de stabilité institutionnelle dans la maîtrise de ce microterritoire avant que la propriété de cet alpage ne devienne progressivement communale dans le courant du XIX^e siècle.

Les recherches entreprises sur l'alpage de Sales associent fouilles aux abords du village saisonnier et prospection archéologique sur l'intégralité de l'alpage (1 700 ha de superficie). À la suite des recherches concentrées entre 2015 et 2017 sur un ancien quartier disparu du village de Sales, près de la chapelle, qui ont montré une occupation s'échelonnant entre les XII^e et XV^e siècles [fig. 2], les investigations se sont étendues en 2018 aux

abords du village actuel. C'est ainsi qu'ont été découverts les vestiges d'un autre quartier, occupé aux XV^e-XVI^e siècles et dont la première approche pose de nouvelles interrogations sur l'organisation spatiale des habitations saisonnières. Pour le village actuel de Sales, sa documentation archéologique qui renseigne les chalets dès le XVIII^e et plus probablement le XIX^e siècle atteste d'une architecture type [fig. 3], dont on devine encore l'héritage, plus ou moins conservé, dans certains bâtiments en élévation. La mise en évidence de cette architecture type est précieuse pour la compréhension de l'histoire de l'alpage car elle répond strictement aux besoins du mode d'exploitation développé sur Sales, celui-ci découlant des pratiques, du régime de propriété, de l'organisation sociale, des filiations, etc. En parallèle, il

[Figure 2] Le Bâtiment II dans son contexte.



[Figure 3] Vue générale du Bâtiment VII.



[Figure 4] Un chalet de Sales en octobre 2018. Le bâti existant.



[Figure 7] Lame de faux retrouvée en fouille. À Sales, les niveaux archéologiques restent faibles mais documentent néanmoins les occupations successives.



apparaît que les différents hameaux abandonnés qui semblent se succéder sont notamment à mettre en relation avec les changements climatiques, qui tendent à les rendre plus ou moins vulnérables au risque avalancheux. En dépit des remaniements qu'ils ont subis, afin notamment de leur donner un minimum de confort, les chalets encore conservés de l'alpage de Sales ont un intérêt patrimonial réel [fig. 4]. Un protocole d'approche au service de l'archéologie du bâti, à établir avec l'aide de chercheurs ayant déjà travaillé sur des chalets d'alpage potentiellement anciens, reconstruits ou intégrant des éléments en réemploi, est en cours d'élaboration. À la fin de la campagne 2019 nous espérons être en mesure de proposer un phasage chronologique pour le développement de ce hameau. Les vestiges repérés sur le reste de l'alpage, des étages inférieurs aux étages supérieurs, attestent de sa mise en exploitation : aménagements de circulation, passages taillés dans les rochers, mise en protection des espaces pâturés pour garder les bêtes d'une chute dans les failles des lapiatz [fig. 5], abris de bergers rudimentaires [fig. 6], graffitis... Les vestiges repérés en surface sont essentiellement liés aux activités pastorales. Bien sûr, la prospection pédestre ne peut prétendre à l'exhausti-

tivité et l'étendue de cet alpage laisse augurer de secteurs méritant d'être sondés selon la même méthode développée sur l'alpage voisin d'Anterne, laquelle a montré une présence humaine depuis le Néolithique. Pour l'heure, Sales n'a fait l'objet de recherches que pour la période médiévale même si quelques rares indices relèvent de périodes antérieures.

L'année 2019 est destinée à clore ce cycle de cinq années de recherche par une fouille concentrée sur le quartier découvert en 2018, avant une grande mise en perspective des données acquises, fortement enrichie dans le cadre plus large d'un *Programme Collectif de Recherche* (PCR) qui associe approches archéologique, historique, géologique et environnementales. Nous espérons pouvoir vous le présenter à l'occasion d'un prochain article dans *La rubrique des patrimoines de Savoie*. À terme, la perception générale de l'exploitation de l'alpage demeurera certainement diachronique. En effet, il ne paraît pas possible d'établir quand et comment se sont développés les cheminements qui desservent les différents étages de cette montagne. Toutefois, ce travail montre, plus que jamais, le réel potentiel d'étude archéologique qu'offre le milieu montagnard [fig. 7].

Ainsi les pressions subies dans les secteurs d'altitude, notamment en zones de station de sports d'hiver² qui connaissent depuis des décennies des travaux d'aménagements extrêmement lourds, entraînent une perte énorme de connaissance sur les occupations anciennes [fig. 8], même si, maigre consolation, en plein changement climatique, cette pression humaine contemporaine de la montagne constitue sans nul doute le patrimoine archéologique de demain.

Christophe Guffond

Note

- 1. L'albergement est une forme de contrat de droit romain « par lequel un bailleur (albergateur) concède le domaine utile d'un bien immobilier à un ou plusieurs preneur(s) (albergataire(s)) ; en échange ceux-ci acquittent le plus souvent un droit d'entrée appelé introgo et un cens qualifié de servis, lequel peut être accompagné de prestations secondaires, notamment de tailles et d'aucièges. » Carrier Nicolas, *La vie montagnarde en Faucigny à la fin du Moyen Âge*, 2001, p. 308.
- 2. En sachant que les stations de sports d'hiver tendent à s'installer sur les meilleurs alpages.

[Figure 6] Un *cramo*, abri sommaire destiné à la surveillance des bêtes (équidés ?) en journée par mauvais temps. Ici aux *Salamanes* (site 070).



[Figure 8] Sales, un alpage d'élevage ! Ainsi l'atteste cette carte postale du début du XX^e siècle. Collection privée.



[Figure 5] Les zones herbeuses alternent avec les lapiatz. Ici dans le secteur des Laouchets.



de nouveaux objets religieux dans les collections du Musée Savoisien



**COLLECTIONS
DÉPARTEMENTALES
MUSÉE SAVOISIEN**

**Pratiques religieuses et funéraires,
une thématique du futur parcours de visite**

Dans le musée rénové, une partie sera consacrée à la diversité des pratiques religieuses et funéraires sur une période chronologique longue, du Néolithique à nos jours. Cette thématique sera présentée dans l'ancienne chapelle de l'archevêque, jusqu'ici fermée au public, et dans les espaces adjacents.

Une salle sera dédiée aux pratiques cultuelles avant la christianisation du territoire. Les collections exposées dans l'ancienne chapelle témoigneront des pratiques collectives du culte catholique. Si l'histoire savoyarde est marquée par le catholicisme, notamment du fait de l'importance de la Réforme catholique dans les anciens États de Savoie, la présence de minorités religieuses est attestée dès le Moyen Âge. Les premières communautés juives se constituent à partir du XII^e siècle¹ et la Savoie est l'un des rares territoires européens marqués par la présence continue, depuis le Moyen Âge, d'une minorité chrétienne hétérodoxe, les Vaudois². L'histoire de la coexistence religieuse et des différents cultes présents sur le territoire (juif, protestant, musulman, orthodoxe et bouddhiste) sera donc traitée. Un espace sera consacré à la diversité des pratiques individuelles des habitants du territoire, toutes périodes et toutes sensibilités confondues. La question de la sécularisation³ de la société contemporaine, ainsi que l'athéisme et l'agnosticisme seront également abordés, notamment à travers les témoignages d'habitants du territoire interrogés sur la place de la religion dans les rites funéraires et la manière de fêter Noël aujourd'hui.

Les collections du *Musée Savoisien* ne permettent pas aujourd'hui d'aborder les pratiques contemporaines et la diversité des cultes présents sur le territoire. Les collections d'objets religieux doivent donc être enrichies de nouvelles acquisitions répondant à ces deux axes.

Depuis la création de ses collections en 1864, le *Musée Savoisien*, musée d'histoire et des cultures de la Savoie, conserve de nombreux objets religieux, majoritairement catholiques (statues, orfèvrerie, tableaux d'autel, reliquaires...), et des objets archéologiques témoignant de pratiques cultuelles antiques (statuettes de divinités, graffiti votifs gallo-romains...). Dans le cadre de la préparation de son futur parcours de visite, le musée a choisi de compléter ses collections afin d'aborder la diversité religieuse en Savoie et Haute-Savoie.



Statuette de la Vierge, Chambéry, XX^e siècle.
Matière synthétique moulée. Acquisée en 2016, don.
Lors de son immigration en Savoie, la donatrice, originaire du Piémont, a apporté avec elle cette statuette de la Vierge Marie, objet de dévotion acquis pendant son enfance.



Statuette du Bouddha de médecine.
Saint-Pierre-en-Faucigny, XXI^e siècle, céramique.
Acquisée en 2018 – don de l'association culturelle bouddhique de la Haute-Savoie

**Des objets témoins des pratiques
contemporaines**

L'acquisition d'objets de dévotion privée ou utilisés par les habitants du territoire dans le cadre d'une démarche individuelle constitue l'un des axes du projet d'acquisition. Destinés à être présentés dans l'espace dédié à la diversité des pratiques religieuses individuelles, ils rejoindront une accumulation d'éléments déjà présents dans les collections du musée (statuettes, images pieuses, éléments de laraire, ex-voto...). Des objets contemporains catholiques, protestants, orthodoxes, juifs, musulmans et bouddhistes illustreront différentes thématiques telles que les pèlerinages,



Mezouzah, Chignin, 2^e moitié du XX^e siècle
Métal argenté.
Acquise en 2017, don.
Une *mezouzah* est un boîtier fixé à l'entrée des demeures juives ou des synagogues. Elle contient des extraits de la Torah. Cet objet a été acquis par le donateur en Israël dans la deuxième moitié du XX^e siècle.

les rites de passages, les prières ou la méditation. Certains permettront des rapprochements entre des pratiques comparables attestées dans différentes sensibilités religieuses : images de dévotion, souvenirs de pèlerinages, livres sacrés et chapelets comme support de pratiques individuelles. Des faire-part de mariage ou de décès appartenant à des habitants relevant de ces différentes sensibilités religieuses ainsi qu'à des non-croyants permettront d'aborder la sécularisation de la société.

Des objets témoins de la diversité des cultes

Outre des objets de dévotion privée, des objets de culte seront présentés dans l'espace dédié à l'histoire de la coexistence religieuse. Cet espace dialoguera donc avec la chapelle consacrée aux aspects collectifs du catholicisme. Les principales religions minoritaires présentes aujourd'hui sur le territoire savoyard sont l'islam, le protestantisme, le judaïsme et le bouddhisme. Pour acquérir des objets utilisés dans le cadre de pratiques collectives, le Musée Savoisien s'appuie sur des associations culturelles et culturelles locales gérant des lieux de culte tels que des temples, mosquées, synagogues ou pagodes. Les objets de culte seront exposés dans le respect de la neutralité de l'espace public. L'approche est donc culturelle et non catéchétique. La démarche du musée est laïque : il s'agit d'acquérir des objets religieux, d'en saisir le sens afin d'en expliquer la fonction et la symbolique auprès du public. La patrimonialisation d'objets religieux contemporains s'inscrit ainsi dans le cadre du *projet scientifique et culturel* (PSC) du Musée Savoisien dont l'un des objectifs est de présenter la diversité des cultures en Savoie.

Des objets utilisés sur le territoire

Le musée a choisi de porter une attention particulière au lieu d'usage des objets pressentis pour enrichir ses collections : tous les objets collectés, peu importe leur lieu de fabrication et leur provenance, doivent avoir été utilisés sur le territoire. Chaque objet est documenté avant d'être présenté devant la commission scientifique régionale d'acquisition des musées de France⁴ qui émet un avis concernant l'entrée de ces objets dans les collections. En cas d'avis favorable, cette documentation est approfondie par des entretiens semi-directifs de recherche, enregistrés avec le donateur, et par l'ensemble de renseignements dont il dispose : texte rédigé par le donateur, photographies... Documenter les objets est une étape essentielle pour leur mise en valeur au sein du musée.

Une étude sur les pratiques religieuses contemporaines et l'histoire des cultes en Savoie et Haute-Savoie

Parallèlement à ce projet d'acquisition, le musée a commandé deux études pour donner une base scientifique solide à cette thématique. La première vise à mieux connaître l'histoire contemporaine des différents cultes présents sur le territoire. La seconde porte sur la place de la religion dans les pratiques funéraires et la fête de Noël. L'ethnologue Laurie Darroux est allée à la rencontre de différentes associations culturelles et culturelles afin d'étudier l'histoire et l'actualité des cultes protestant, juif, bouddhiste et musulman dans les deux départements savoyards. L'objectif de cette étude était de rencontrer les représentants et les membres des associations aujourd'hui actives, de retracer les grands jalons de leur histoire et d'appréhender leur évolution et leur place sur le territoire. La collecte d'objets de culte s'appuie en partie sur les associations ainsi identifiées. La deuxième partie de l'étude tentait de répondre à la question suivante : quelle place occupe aujourd'hui la religion dans les pratiques individuelles des Savoyards ? Afin de prendre en compte la diversité des sensibilités religieuses, deux pratiques ont été étudiées : les pratiques funéraires et la fête de Noël. En interrogeant des Savoyards de différentes confessions mais aussi athées et agnostiques, les sociologues de La Critic

ont analysé la permanence, l'atténuation voire l'absence d'éléments religieux dans les pratiques funéraires et la manière de fêter Noël. Ces deux thèmes, la mort et Noël, ont permis d'évaluer les effets de la sécularisation de la société et l'individualisation des formes de spiritualités. L'enquête sur les pratiques funéraires avait pour objectif d'analyser les souhaits et les pratiques d'habitants du territoire en matière d'organisation de leurs propres obsèques et d'interroger les rites souhaités à cette occasion : présence ou non d'un représentant religieux, respect de rites traditionnels, choix du mode et du lieu de sépulture, personnalisation du rituel. L'enquête sur la fête de Noël visait le même objectif : analyser la diversité des pratiques individuelles mises en œuvre à cette occasion. Fêtet-on Noël ou pas ? Quel sens accorde-t-on à cette fête ? La mise en place d'un sapin, d'une crèche ou d'un calendrier de l'Avent s'inscrit-elle dans une pratique religieuse régulière ou non ? Les résultats de ces deux études ont fait l'objet d'une restitution publique en mars 2018.

Justine Guérin

Notes

1. Broet Cédric, La Communauté juive de Chambéry 1400-1450, Histoire médiévale, Université de Savoie, 1998, mémoire de maîtrise, sous la direction de Christian Guilleré.
2. Audisio Gabriel, *Les Vaudois, Histoire d'une dissidence, XII^e-XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 1989 ; Meyer Frédéric, « Vaudois et protestants dans les États de Savoie-Piémont du XVI^e au XVIII^e siècle » [en ligne], in *Les dossiers de www.sabaudia.org*, www.sabaudia.org/3160-vaudois-et-protestants-du-xvi-au-xviii-siecle.htm.
3. La sécularisation désigne « l'affaiblissement de la tutelle des Églises sur la société [...], la perte du sens religieux dans une société gouvernée par la raison scientifique et technique », Azria Régine, Hervieu-Léger Danièle (dir.), *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige/Dicos-Poche », 2010, p. 1151-1158.
4. Instaurées par la loi du 4 janvier 2002 relative aux Musées de France, ces commissions sont organisées en région par les Directions régionales des affaires culturelles. Elles examinent tous les projets d'acquisition à titre onéreux ou gratuit des Musées de France.

Souvenir de La Mecque, Ambilly, XX^e siècle.
Textile, bois, carton. Acquise en 2018 – don du Centre culturel des musulmans d'Annemasse
Ce souvenir de pèlerinage représente la Kaaba, située au centre de la mosquée de La Mecque. Cet objet peut être utilisé dans le cadre domestique pour marquer la direction de La Mecque lors des prières quotidiennes.



la bibliothèque privée d'un ecclésiastique savoyard au XIX^e siècle

l'exemple de l'abbé Jean-Pierre Feige (1789-1867)



PATRIMOINE
& BIBLIOTHÈQUE

Depuis 1975, le Département de la Haute-Savoie est chargé de la gestion de la bibliothèque du Grand Séminaire, propriété de la Bourse des Pauvres Clercs du diocèse d'Annecy. Ses fonds se sont constitués au fil des siècles notamment par des dons de particuliers : c'est le cas de l'abbé Jean-Pierre Feige, bibliophile et bibliothécaire en 1864-1867 du Grand Séminaire.

D'après le *Dictionnaire du Clergé*, l'abbé Jean-Pierre Feige (1789-1867), bibliophile et amateur de livres anciens, aurait laissé les 5 000 livres de sa bibliothèque privée au Grand Séminaire d'Annecy. S'il n'existe aucun inventaire des collections léguées par ce prélat savoyard, le chiffre représenterait un tiers des livres disponibles sur les étagères de la bibliothèque au tournant du XX^e siècle. En effet, l'analyse générale du fonds « histoire » semble confirmer cette tendance : 33 % des livres présents dans le fonds « histoire » portent le cachet d'ex-libris de l'abbé Jean-Pierre Feige. Par conséquent, et au regard de l'opulence de la bibliothèque de ce curé de campagne, on peut se demander en quoi le fonds « histoire » de sa bibliothèque nous renseigne sur les pratiques bibliophiles des ecclésiastiques au XIX^e siècle.

La bibliothèque insolite d'un amateur de livres anciens

À la fin du XVIII^e siècle, la Révolution française bouleverse l'équilibre du marché du livre. Les amateurs de livres anciens se détournent des collections savantes et l'abbé Jean-Pierre Feige, à l'instar de ses contemporains, se focalise sur l'acquisition de collections spécialisées. Si nous ne disposons d'aucune source de première main concernant les critères de sélection de ce bibliophile savoyard, l'expertise des titres présents dans le fonds nous a permis de déterminer ses appétences en matière de livres anciens. Ainsi, l'abbé Feige acquiert essentiellement des collections complètes et des éditions originales d'œuvres composées par des historiens de renom ou des intellectuels jésuites du XVIII^e siècle. Dans son fonds « histoire », 92 % des collections sont complètes, 53 % des exemplaires sont des éditions princeps et 83 % des livres présents ont été publiés au XVIII^e siècle. Par comparaison, dans la collection « histoire » de la bibliothèque du Grand Séminaire, 72 % des livres ont été imprimés au XIX^e siècle.

La bibliothèque de l'ancien Grand Séminaire d'Annecy.





Marques typographiques des libraires
Gabriel Cramer, Jean-François Bassompierre
et Jean-Paul Barde.

Cette différence s'explique par la démarche adoptée par l'abbé Jean-Pierre Feige. En effet, le prélat savoyard se constitue un trésor de livres choisis alors que les bibliothèques de clercs au XIX^e siècle sont essentiellement constituées d'instruments de travail, de livres contemporains et d'ouvrages courants. Dans la collection « histoire » de l'abbé Feige, 45 % des ouvrages concernent l'histoire universelle et 30 % se rapportent à l'histoire antique. Dans le reste du fonds « histoire », 55 % des ouvrages ont pour sujet l'histoire romaine et 20 % l'histoire universelle. Si ces données quantitatives nous informent sur les choix intellectuels de ce bibliophile savoyard, elles ne nous renseignent pas sur l'ensemble de ses pratiques bibliophiles. Certains éléments matériels sont susceptibles de nous apporter des compléments d'information à ce sujet : c'est le cas des marques de provenance.

À la recherche des ex-libris de la collection « histoire »

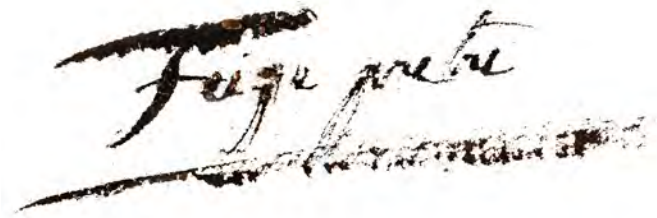
Au cours de son existence, Jean-Pierre Feige estampille ses ouvrages avec trois ex-libris : un ex-libris manuscrit « Feige prête » dans un premier temps, un cachet d'ex-libris « J.P. Feige, curé » dans un second temps, et enfin, un second cachet d'ex-libris « Bibliothèque de l'abbé Jean-Pierre Feige » dans la seconde moitié de sa vie. Sur l'ensemble de sa collection « histoire », plus d'un tiers des exemplaires comportent une ou plusieurs marques de provenance. La majorité d'entre elles nous renseignent sur le lieu de résidence des anciens possesseurs : il s'agit généralement de marques typographiques mentionnant le nom et l'adresse d'un libraire. À titre d'exemple, la série des *Mémoires de Sébastien-Joseph de Carvalho et Mélo* comporte les marques typographiques de trois libraires genevois : Gabriel Cramer, Bassompierre et Paul Barde. À en croire l'ouvrage de l'historien John Kleinschmidt, *Les imprimeurs et libraires de la république de Genève*, les « Frères Cramer » revendent leur fonds d'imprimerie à Barthélémy Chirol (1731-1803)

lorsqu'ils font faillite en 1767. En 1786, lorsqu'il cesse son activité, Barthélémy Chirol propose ses livres à Jean-François Bassompierre, qui, inculpé pour contrefaçon, se retrouve dans l'incapacité de conserver le fonds. C'est le libraire Jean-Paul Barde qui acquiert le fonds d'imprimerie à la fin XVIII^e siècle. Entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, aucune autre mention de provenance ne nous est parvenue. Par conséquent, le premier possesseur connu à avoir acquis l'ouvrage au XIX^e siècle est l'abbé Jean-Pierre Feige.

En guise de conclusion, rappelons que l'étude quantitative et qualitative des livres d'histoire de l'abbé Jean-Pierre Feige ne concerne qu'un échantillon thématique de sa bibliothèque. En effet, les items sélectionnés ne nous renseignent qu'à minima sur les pratiques bibliophiles de ce prélat savoyard. Seule une étude exhaustive sur l'ensemble du don de 5 000 livres pourra infirmer ou confirmer les résultats de cette enquête.

Anne-Charlotte Pivot

Anne-Charlotte Pivot, étudiante à École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB) à Lyon, a été accueillie au service des Collections patrimoniales et de mémoire du Département dans le cadre d'un stage de 2^e année de master, sous le tutorat de Jérémy Roumet, chargé de la bibliothèque de l'ancien Grand Séminaire. Le catalogage du rayon histoire de la bibliothèque s'est révélé une occasion d'étudier plus en détail les livres de ce collectionneur sur ce thème.



Ex-libris de l'abbé Jean-Pierre Feige.



château des Ducs de Savoie

médiation autour de « l'étoffe des princesses »



MÉDIATION
PROJET EUROPÉEN
DUCS DES ALPES

Les femmes de pouvoir de la Maison de Savoie sont mises à l'honneur dans le cadre du projet européen transfrontalier Interreg-ALCOTRA *Ducs des Alpes – I Duchi delle Alpi*.

À l'occasion de la présentation au château de robes de cour de Catherine de Médicis et de Christine de France, prêtées exceptionnellement par l'association *Le Terre dei Savoia*, chargée de l'animation d'anciennes résidences de la Maison de Savoie en Piémont, la Conservation départementale du patrimoine a proposé aux publics, du 9 avril au 16 mai derniers, des visites thématiques mettant en lumière le rôle des régentes et plus particulièrement celles de la dynastie savoyarde.

Des robes de princesses

Exposées habituellement au Palazzo Taffini à Savigliano, en Piémont, ces robes de cour ont été réalisées par la styliste italienne Sonia Maestri, passionnée par la reconstitution de costumes historiques. Afin d'être au plus près de la réalité historique, la signora Maestri travaille à partir de documents d'archives, de patrons réalisés à l'occasion du démontage pour restauration de vêtements authentiques ainsi que de portraits d'époque.

La robe de Christine de France, fille du roi de France Henri IV, devenue duchesse de Savoie à l'âge de 13 ans, est directement inspirée d'un



Les robes de Christine de France (à gauche) et de Catherine de Médicis, présentées dans la tour Trésorerie au Château des ducs de Savoie.

La styliste Sonia Maestri lors de la mise en place des costumes.



tableau commandé au peintre de cour Franz Pourbus par sa mère la reine Marie de Médicis. Celle-ci avait fait réaliser les portraits de ses quatre jeunes enfants : Louis, futur Louis XIII roi de France, Henriette, Élisabeth et Christine respectivement futures reines d'Angleterre, d'Espagne et duchesse de Savoie afin de les envoyer à la cour de Florence dont elle était originaire.

La robe de la jeune Christine, ornée de perles, illustre le goût de la reine et de sa fille pour les bijoux. Elle témoigne aussi de l'influence des princesses sur la mode de leur époque. La collerette en éventail, qui met en valeur le visage de Christine est une invention de sa mère qui l'imposa à la cour de France au début du XVII^e siècle. À la cour de Savoie, Christine quant à elle, affirmera la mode de s'habiller à la française, un choix « politique » du moment puisque celle-ci se substituera à la mode de s'habiller à l'espagnole.

Le destin exceptionnel des régentes de la Maison de Savoie

La dynastie de la Maison de Savoie a contrôlé un territoire stratégique au cœur de l'Europe pendant près de 1000 ans. L'histoire des comtes et ducs de Savoie a été maintes fois écrite, celle des femmes de la Maison de Savoie ne l'a été que partiellement. Les femmes de la dynastie ne sont souvent perçues qu'à travers leurs rôles d'épouse ou de mère et ne font en général l'objet que de quelques lignes dans les ouvrages historiques. Et pourtant ! Certaines d'entre elles, en devenant régentes au nom de leur époux ou de leur fils mineur, ont exercé le pouvoir, permis la survie, voire le renforcement de l'État savoyard. Sur 1000 ans d'histoire de la Maison de Savoie, les femmes totalisent près de 100 ans de pouvoir à travers les règnes de six régentes : Adélaïde de Suse, Bonne de Bourbon, Yolande de France, Blanche de Montferrat, Christine de France et Marie-Jeanne Baptiste de Savoie-Nemours.

La Conservation départementale du patrimoine a souhaité lors de visites guidées, attirer l'attention du public sur le destin exceptionnel de ces princesses, issues de grandes cours européennes, devenues par leur mariage, comtesses ou duchesses de Savoie.

Par leur mariage, les princesses servent en effet les objectifs diplomatiques et dynastiques des puissances européennes dont elles sont issues, au Moyen Âge comme à l'époque moderne. Loin de toute préoccupation généalogique ou sentimentale, elles sont promises puis mariées, parfois à leurs cousins, pour sceller des alliances diplomatiques, obtenir des territoires, une dot importante ou encore régler un conflit de succession dynastique.



Portrait de Christine de France, duchesse et régente de Savoie, dite « Madame Royale », en habit de deuil. Anonyme, huile sur toile, XVII^e siècle. Coll. départementales, inv. 2009-2-1.

Les princesses se doivent également de donner un héritier mâle à la dynastie. Ainsi Marguerite d'Autriche, tout d'abord promise au futur roi de France à l'âge de trois ans, finalement mariée à l'enfant d'Espagne à 17 ans, puis, après le décès de ce dernier, au duc de Savoie Philibert I^{er}, est renvoyée de la cour de Savoie lorsqu'elle devient veuve pour ne pas avoir donné d'héritier au duché. Quel destin que celui de ces femmes amenées à quitter très jeunes leur famille, à traverser l'Europe pour être éduquées au sein d'une cour étrangère parfois hostile, avant d'être renvoyées chez elle pour ne pas avoir donné de « descendance » !

Médiation autour de l'Étoffe des princesses dans la tour Trésorerie.



Album du ballet « Dono del Re delle Alpi » donné au château de Rivoli le 10 février 1645. Le jeune prince héritier Charles-Emmanuel en habit d'or (à gauche), accompagné de sa suite, danse pour l'anniversaire de sa mère Christine de France et lui fait cadeau de son royaume des Alpes. Planche dessinée par Giovanni Tomaso Borgonio. Coll. Biblioteca Nazionale di Torino.

Des femmes de pouvoir déterminées et pugnaces

Au-delà du rôle dévolu de mère et d'épouse, les régentes de la Maison de Savoie, s'avèrent de véritables femmes d'État qui savent par leur charisme, leur détermination et leur sens politique et diplomatique tenir tête aux plus puissants. C'est le cas d'Adélaïde de Suse, première régente de la dynastie au XI^e siècle. Très convoitée car héritière du marquisat de Suse, elle épouse le comte de Savoie Odon I^{er}. Ce mariage, essentiel pour la Maison de Savoie, ancre le comté du côté du Piémont, carrefour entre le Saint-Empire romain germanique et la péninsule italienne. Régente pour ses fils, elle exerce le pouvoir pendant une trentaine d'années, record de longévité et d'habileté. Fine diplomate, elle réussit à concilier les intérêts du Pape et ceux de l'Empereur tout en conservant ceux de la Maison de Savoie. Elle arrive ainsi à se positionner en gardienne des Alpes, rôle que ses descendants assumeront avec profit durant des siècles.

Certaines de ces régentes, pour assurer la survie de la dynastie doivent faire face aux convoitises des puissances étrangères, mais aussi de frondes de leurs propres familles ou de leurs propres vassaux. La régente Yolande de France, veuve du duc de Savoie Amédée IX en 1472, est ainsi menacée par son frère le roi de France Louis XI qui cherche à la renverser et à placer un régent à sa place. Christine de France, veuve à 31 ans, ambitieuse et déterminée sait quant à elle tenir tête à ses beaux-frères Thomas et Maurice de Savoie alliés à l'Espagne, lors de la Fronde des années 1637-1648. Avec habileté, elle réussit à les soumettre sans faire le jeu de son frère Louis XIII et à conserver le pouvoir pour le transmettre à son fils. Véritable « femme d'État », elle déploie au milieu du XVII^e siècle dans ses États de Savoie, un programme absolutiste et une politique de prestige. Elle accorde sa protection à l'historien Samuel Guichenon chargé d'une « histoire de la Royale Maison de Savoie » et au cartographe dessinateur Giovanni Tomaso Borgonio. Par ailleurs, elle fait embellir Turin et commande de somptueuses fêtes célébrant le duché, au Castello Valentino et dans les palais alentour ou au château de Chambéry.

Des visites test

En s'appuyant sur les collections de l'exposition *Le Château, la Savoie, dix siècles d'histoire*, les robes et tableaux présentés dans la tour Trésorerie ainsi que sur l'architecture de la Sainte-Chapelle, cette offre de médiation propose au public de réhabiliter ces princesses en montrant leur rôle politique, diplomatique, administratif mais aussi artistique et culturel. Complémentaires des visites du château proposées par l'office du tourisme et la Ville d'Art et d'Histoire de Chambéry, ces visites thématiques, organisées par la Conservation départementale du patrimoine sont une première. Assurées par les agents chargés de l'accueil du public, elles ont demandé un investissement important de l'équipe qui a été amenée à se documenter et à se former, à cette occasion, aux techniques de médiation. Plus de 1 400 visiteurs ont suivi les médiateurs à la découverte du destin de ces femmes de pouvoir. Devant ce vif succès, la programmation sera enrichie dans les années qui viennent, de nouvelles visites thématiques, pour une découverte renouvelée du Château des ducs de Savoie. À suivre!

Sophie Carette
et Ghislain Garlatti

l'étoffe des princesses

Du 9 avril au 16 mai 2019

Tous les jours sauf lundi et samedi

14h, 15h30, 16h30 – 45 min

Visites gratuites

Château des ducs de Savoie, Chambéry

Les visites ont été proposées en écho à l'exposition

Ducs des Alpes, le théâtre des princes (1559-1697)

proposée pour la deuxième année consécutive à la Grange batelière de l'Abbaye d'Hautecombe

du 29 juin au 22 septembre 2019



inventaire du patrimoine hydraulique en Maurienne sur la piste des moulins oubliés de Montaimont



INVENTAIRE
DU PATRIMOINE

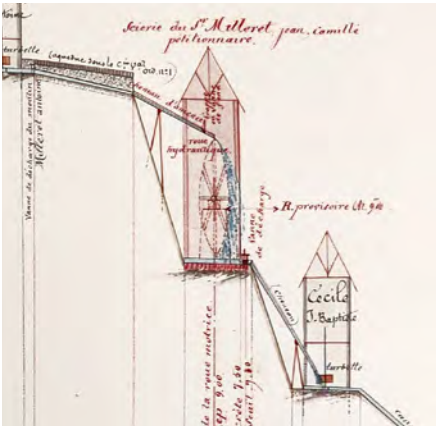
Plus de trente de moulins à farine pour une seule commune !

Le 5 octobre 1863, le Préfet de la Savoie reçoit un courrier du sous-préfet de Maurienne lui demandant d'accélérer l'instruction d'un dossier déposé dix-huit mois plus tôt auprès du service des Ponts et Chaussées. Il concerne la construction d'un nouveau moulin à Montaimont sollicitée par les sieurs Clément et Rancurel.

L'ingénieur chargé des affaires hydrauliques explique dans son rapport : « Cette demande ne nous paraissait pas [...] très urgente, puisque des renseignements de la statistique récemment dressée de tous les cours d'eau de la Savoie, il résulte que la commune de Montaimont possède près de 30 moulins susceptibles de fonctionner »¹. Cette remarque qui peut passer pour la tentative d'un fonctionnaire débordé² d'excuser son retard, est en réalité parfaitement justifiée. En effet, si beaucoup de communes savoyardes possèdent plusieurs moulins, peu en comptent autant que Montaimont. L'inventaire mené cette année a

Ce printemps, le territoire de Montaimont a fait l'objet de l'inventaire thématique mené par le Département de la Savoie sur le patrimoine hydraulique. Grâce à des bénévoles qui ont effectué un précieux travail de pré-inventaire dans la pure tradition du grand recensement voulu par André Malraux, les moulins de Montaimont ont été retrouvés, inventoriés et documentés. Leur nombre et les remarquables vestiges qu'ils ont laissés méritent d'être soulignés.

effectivement identifié 37 sites hydrauliques en tout. Une partie d'entre eux sont assez anciens puisque 15 moulins existent déjà en 1732 lors de la réalisation de la mappe sarde. À la fin du siècle suivant, en 1886, 30 moulins sont toujours représentés sur le cadastre. Comme ailleurs, le déclin des moulins de Montaimont survient dans les vingt années suivantes puisqu'en 1917 seuls 11 sont mentionnés dans le recensement mené par la Préfecture. En 1923, leur nombre est tombé à 5³. L'autre particularité de Montaimont concerne la typologie de ces sites hydrauliques. En effet, sur les 37 recensés, 34 sont des moulins à farine. Il n'existe qu'un seul battoir⁴ et deux scieries construites tardivement en 1886 pour l'une et en 1905 pour l'autre. Les autres sites utilisant la force de l'eau (moulin à huile, forge, martinet, etc.) sont absents. Bien que Montaimont compte une quinzaine de hameaux et des cours d'eau abondants, la présence d'autant de moulins à moudre reste singulière pour une commune rurale.



Un détail du plan en coupe des moulins du Buisson, 1886. Département de la Savoie, Archives départementales, 84522.



L'équipe de bénévoles repérant les vestiges de moulins à partir du cadastre.

Plan du moulin joint à la demande déposée en 1862 par Pierre Rancurel et Pierre Paul Clément. Département de la Savoie, Archives départementales, 42SPC7.



Comprendre les vestiges
des moulins de Montaimont

La plupart des moulins de Montaimont sont aujourd’hui en ruine. Beaucoup se trouvent dans des secteurs reculés, escarpés et envahis par la végétation forestière. Le travail de repérage préalable réalisé par des Taimonins⁵ membres de l’association locale du patrimoine, a permis de faciliter l’accès aux sites étudiés.

Préserver par leur isolement, les vestiges en place révèlent des caractéristiques intéressantes. Ils permettent d’abord de constater que la plupart des moulins étaient de solides bâtiments construits en pierre. Édifiés sur des parcelles exposées aux crues côté cours d’eau et aux glissements de terrain côté montagne, leur architecture s’adaptait aux contraintes du terrain. Plusieurs étaient bâtis directement contre le rocher, donnant parfois aux murs des formes courbes. La majorité de ces moulins étaient entraînés par des roues hydrauliques horizontales en bois installées sous les meules et appelées « turbettes ». Les chambres voûtées souterraines qui les abritaient sont encore visibles dans beaucoup de cas. Cela est assez rare car elles finissent généralement par se combler ou par s’effondrer sous le poids de la ruine. Par ailleurs, la présence de nombreuses meules à farine est à signaler car elles sont bien souvent déplacées après l’arrêt des moulins. Il s’agit, à quelques exceptions près, de meules monolithes, c’est-à-dire taillées dans un seul bloc de pierre. Certaines ont été extraites localement comme en témoignent des rochers en cours de taille à proximité de certains sites.

Des moulins regroupés par ensemble

Parmi les nombreux moulins de Montaimont, certains sont implantés successivement le long d’un même cours d’eau, formant des ensembles organisés. C’est le cas des cinq moulins du Pont de la Gorge, ou ceux du Buisson au nombre de cinq également. Leurs canaux de dérivation communs parfois très longs sont composés de tronçons à ciel ouvert et d’autres en souterrain. Juste avant d’arriver sur une roue horizontale ces tunnels construits en pierres sèches s’enfoncent dans le sol de manière à créer une chute d’eau. Abandonnés depuis des décennies, beaucoup de ces toboggans de pierre ont miraculeusement perduré.



À proximité du hameau de Tarramur, dans un grand pâturage, six moulins implantés le long du ruisseau de la Settaz forment un groupement remarquable. Cinq d’entre eux situés en rive gauche, sont desservis par un bief en partie constitué de troncs creusés supportés par des piliers de pierre. Deux moulins sont toujours en bon état. Malgré leurs modestes dimensions, chacun abrite deux paires de meules et des blutoirs pour trier les farines. Consciente de l’importance de ce patrimoine, la municipalité est en train d’acquérir le moulin à Nicaise afin de le préserver et peut-être de le faire découvrir au grand public. L’inventaire du patrimoine de Montaimont n’est pas tout à fait achevé. Quelques moulins n’ont pas été retrouvés car leurs conditions d’accès sont trop difficiles. Dès que le niveau des torrents permettra de les traverser à nouveau et que la végétation sera moins dense, l’enquête reprendra. Quant au moulin des sieurs Clément et Rancurel, il n’aura pas posé problème qu’à l’ingénieur chargé de l’instruction du dossier en 1862 : il aura coûté à un bénévole de longues heures de recherches dans un secteur escarpé du bois de la Messe. Sa persévérance a enfin permis de le localiser.

Clara Bérelle

Vestiges de l’un des moulins du Pont de la Gorge dont l’une des paires de meules est composite, c’est-à-dire en blocs de pierre assemblés et cerclés de métal.

Remerciements à Claude, Monique et Sophie Milleret, à Guy Gonthier et à Marcel Dulac.

Notes

- 1. ADS73, 84S22, Fonds de la Préfecture : Transports, Énergie, Service hydraulique, Montaimont, 1862-1887.
- 2. En 1860, la Savoie doit se conformer aux instructions de l’administration française. Les dérivations pour alimenter des sites hydrauliques sont désormais accordées par la Préfecture. Celle-ci est aussi en charge de vérifier la conformité des anciennes installations. Cela génère une charge de travail importante pour les ingénieurs des Ponts et chaussées dans les années qui suivent le Rattachement. En 1861, le service a déjà reçu 170 dossiers de maintien en activité de scieries.
- 3. ADS73, 284R 1, 284R 2, 284R 3, Préfecture de la Savoie, Affaires militaires et organismes de temps de guerre, guerre de 1914-1918, recensements des moulins, 1917-1924.
- 4. Installation hydraulique composée d’une auge de pierre dans laquelle tourne une meule destinée à assouplir la filasse de chanvre, broyer les pommes, etc.
- 5. Nom donné aux habitants de Montaimont.

Canal d’amenée des moulins de la Settaz.



Vue du moulin à Nicaise.



les 19^e Rencontres littéraires en Savoie Mont Blanc, Aix-les-Bains – Abbaye d’Hautecombe

la littérature est une rencontre...



PATRIMOINE
& LITTÉRATURE

Promenade littéraire sur la grande terrasse de
l’Abbaye de Hautecombe.



La littérature est une rencontre, et même davantage, quand le ciel l’autorise... Ce fut le cas pour le week-end du 14 au 16 juin 2019, tandis que les orages menaçaient de toute part la Savoie, en particulier les alentours du lac du Bourget où la Fondation Facim organisait ses 19^e Rencontres littéraires, placées une nouvelle fois sous le signe du « Partage des lointains, à la croisée des panoramas ». Une rencontre plurielle, donc, pour cette manifestation singulière, dont l’esprit est de réunir écrivains et lecteurs en une sorte d’espace idéal, géographique et spirituel, dans l’espoir d’un dialogue entre les mots et les éléments, le patrimoine, l’art et la nature.

Cette année, les *Rencontres* s’ouvraient ainsi à Aix-les-Bains, pour une soirée haïtienne pleine de surprises, avant de proposer une traversée du lac du Bourget vers l’Abbaye d’Hautecombe, théâtre vivant d’une pleine journée de lectures, promenades et débats, prolongée le dimanche matin par un « brunch littéraire » enchanteur, sous les arbres pleins d’oiseaux du Parc floral d’Aix-les-Bains. Aller-retour rêveur, donc, d’une rive à l’autre : telle pourrait être la formule résumant une aventure partagée par un public ravi, qui a pu découvrir des voix et des univers nouveaux, dans l’écrin actif du paysage, au fil d’un programme qui mettait en avant la thématique du passage des langues et des frontières, du rapport au lieu et à l’identité. C’est dans cet esprit que le Musée Faure a inauguré, en une sorte de prélude aux *Rencontres*, l’exposition du peintre haïtien Jasmin Joseph illustrant le « conte du Hibou », coproduite avec la Fondation Facim et le Centre d’Art, de Port-au-

Prince (Haïti). Invité d’honneur des *Rencontres* il y a deux ans, l’écrivain et académicien Dany Laferrière était à nouveau présent, mais cette fois à travers une vidéo tournée spécialement pour l’occasion, où il explique – avec sa verve toujours extraordinaire – le lien particulier qui l’unissait au peintre, et la place originale de celui-ci dans une forme de généalogie caribéenne, créateur d’un monde au croisement de la fable et du fantastique, hésitant entre l’animal et l’humain, d’une poésie aussi étrange que troublante. Ce trouble, et la force d’une poésie mise cette fois non plus en images mais en musique, on les retrouvait pour la suite de cette soirée d’ouverture, avec la performance au Casino d’Aix-les-Bains de Guy Régis Jr. accompagné d’Hélène Lacroix : moment rare de découverte, encore une fois de *rencontre*, avec un jeune créateur de Port-en-Prince, homme de scène et de mots, qui publiera dans quelques mois un nouveau livre, *Les cinq*



Table ronde dans la Grande batelière, auteurs
invités des *Rencontres Littéraires 2019*.

fois où j’ai vu mon père (Gallimard), dont le public savoyard a pu avoir ainsi, en quelque sorte, l’exclusivité. La lecture fut ici un dépaysement, une aventure dans les secousses presque hallucinées d’un monde à deviner, comme un panorama ajouré de rythmes, gardant son mystère, laissant l’auditoire longtemps songeur... Autant dire que le ton était donné de ces *Rencontres* qui se voulaient à la fois variées et chorales, en réunissant pour la journée du samedi à l’Abbaye d’Hautecombe Valérie Zenatti, Frédéric Boyer, Jean-Christophe Bailly, Aminata Aidara et Aliona Gloukhova : des voix de timbres divers et de générations différentes, mais qui chacune à sa façon donne à entendre un certain rapport aux richesses de la langue et aux interrogations du paysage. Ainsi a-t-on pu les écouter dès la traversée en bateau du lac du Bourget, moment suspendu, presque méditatif, où se révèlent les personnalités : Frédéric Boyer, écrivain, poète,



[ci-dessus] Table ronde dans la Grange batelière avec Jean-Christophe Bailly, Fabrice Gabriel, Valérie Zenatti et Frédéric Boyer.
[à gauche] Promenade littéraire au pied de la tour-phare de l'abbaye.

Boyer et Zenatti dans une espèce de trio, ou de quatuor, puisque le conseiller littéraire qui écrit ces lignes s'efforçait de conduire des échanges qui nous menèrent loin, de la notion d'écrivain voyageur aux traductions de la Bible, en passant par la question de la pluralité des langues ou de l'être-au-monde du poète... D'abord abri ou recours, la Grange batelière en devenait refuge pour une forme de recueillement partagé, dans l'amour des livres et des voix. Et l'orage, comme par un prodige, en profita pour laver le ciel au-dessus du lac, dans le temps exact où public et auteurs prolongeaient leur rencontre par la traditionnelle séance de dédicace, précédant la projection du film consacré à Aharon Appelfeld, *Le Kaddish des orphelins* d'Arnaud Sauli, puis le retour en bateau vers Aix-les-Bains, dans une lumière de début du monde...

Quelque chose s'était bien passé là, dont nul compte rendu ne saurait dire l'exacte vibration, sensible encore le lendemain, quand dans le Parc floral à Aix-les-Bains les écrivains lurent des extraits d'œuvres qui leur sont chères, rares parfois, de Carlo Levi aux *Confessions* de Saint Augustin, en passant par Eleni Sikelianos ou les *élégies* d'Emmanuel Hocquard. Disons-le simplement, et sans trop forcer la métaphore spirituelle: il y eut rencontre et il y eut grâce, vraiment, en ce week-end trop vite passé... qui nous rend impatients, déjà, de la vingtième édition, cette fois à Chamonix, pour un anniversaire qui promet d'être riche en découvertes, rêveries et réflexions... Rendez-vous en 2020!

Fabrice Gabriel

éditeur et traducteur récent des *Géorgiques* de Virgile, comme il l'a été de saint Augustin ou Shakespeare; Valérie Zenatti, auteure de livres plébiscités par un large public (elle fut lauréate du Prix du Livre Inter pour *Jacob, Jacob*), mais aussi traductrice privilégiée du grand écrivain israélien Aharon Appelfeld auquel serait rendu un hommage en fin de journée; Aminata Aidara, riche de sa double expérience italo-sénégalaise et francophone, qui a écrit un premier roman au titre-programme, *Je suis quelqu'un*, et préparé le second dans le cadre d'une résidence de trois mois au Château des Allues, à l'invitation de la Fondation Facim; la jeune Aliona Gloukhova, enfin, Biélorusse qui a choisi d'écrire en français, livrant un très beau récit personnel, dont le titre est presque un clin d'œil pour une traversée en bateau: *dans l'eau je suis chez moi*...

Cette petite communauté, rejointe à Hautecombe par l'inclassable et merveilleux Jean-Christophe Bailly, a emmené avec elle un public de plus de 150 personnes, au fil de lectures dans les jardins de l'abbaye, où a également été rendu un hommage à l'écrivain et grand traducteur de l'allemand Georges-Arthur Goldschmidt, dont le récit autobiographique *Une langue pour abri* (qui rappelle comment il fut pendant la Seconde guerre mondiale sauvé en quelque sorte par la Savoie),

premier volume de la collection «Paysages écrits» créée par la Fondation Facim, a été réédité pour l'occasion.

«Abri»: le mot était de circonstance, puisqu'après un doux moment de sieste littéraire où Aminata Aidara et Aliona Gloukhova invitèrent à découvrir quelques pages inédites de leurs travaux en cours, l'orage tant craint finit par se déclarer, obligeant le public à se réfugier dans la «Grange batelière» pour suivre une table ronde réunissant Bailly,

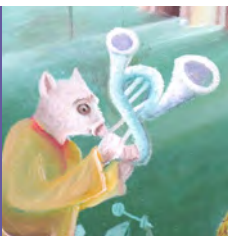


Sieste littéraire avec Aminata Aidara.

«Jasmin Joseph Le Conte du Hibou»

exposition au Musée Faure d'Aix-les-Bains

Jasmin Joseph, *Hibou danse avec la fille*, 1989.
Le Centre dart, Haïti.



ACTUALITÉS
EXPOSITIONS
MUSÉE FAURE

C'est un joyeux bestiaire qui investit cet été les salles d'exposition du Musée Faure : avec les animaux – hibou, colombe, singe, kangourous... – qui peuplent l'univers du peintre haïtien Jasmin Joseph et avec, en écho, quelques-uns de ceux qui peuplent la collection permanente du musée ou l'œuvre du sculpteur Livio Benedetti, exposé cet été en différents lieux de la ville d'Aix-les-Bains.

Le Musée Faure accueille l'exposition d'une figure unique de l'art haïtien, le peintre Jasmin Joseph (1924 - 2005). Observateur attentif du monde des hommes, l'artiste puisait son inspiration dans la nature, le monde animal et les scènes bibliques. C'est au Centre d'Art de Port-au-Prince, en Haïti, que Jasmin Joseph, d'origine très modeste, fut introduit en 1948 par le sculpteur américain Jason Seley. Il y travailla d'abord l'argile puis son œuvre picturale singulière, à la fois délicate et poétique, chatoyante et profondément humaine, connut un succès international. L'exposition « Jasmin Joseph – Le Conte du Hibou », à l'initiative de la Ville d'Aix-les-Bains et de la Fondation Facim, et en partenariat avec le Centre d'art d'Haïti et le musée municipal de Pontarlier – Château de Joux, présente notamment une série de 22 peintures inédites interprétant le conte populaire haïtien Hibou. Ce conte haïtien de tradition orale fait partie du patrimoine immatériel haïtien et fut collecté quelques années plus tôt par la conteuse américaine Diane Wolkstein dans son recueil de contes *Magic Orange Tree and Other Haitian Folktales* (1978). La série de tableaux de Jasmin Joseph constitue le fruit d'une commande de la conteuse elle-même, que Jasmin Joseph commença à peindre en 1986, à l'âge de 62 ans.



Le musée Faure, Aix-les-Bains.

La représentation animale est un sujet privilégié à travers l'histoire de l'art. Outre la beauté et la perfection qui sont données à voir par ce type de sujet, il permet également d'exercer une prouesse technique, du sculpté de la peau de serpent aux attitudes en porte à faux des bêtes au galop. Les animaux font également appel à la culture de chacun, par le développement d'une mythologie, qui peut être abordée par tous. Les animaux ne parlent aucune langue et, bien qu'attachés à des régions du monde, leur image prend une forme symbolique, qui est perceptible sans préjugé. Ainsi, qu'ils soient imaginaires ou fidèles au réel, les animaux qui habitent le Musée Faure le temps de cette exposition s'associent au discours universel qui émane des toiles de Jasmin Joseph, faisant dialoguer l'art occidental et la tradition populaire haïtienne.

La série du « Conte du Hibou », comme les autres tableaux présentés de Jasmin Joseph, offre un fort potentiel de médiation et délivre une vision responsabilisante et positive de la société. Autour de l'exposition, le musée développe de nombreuses animations et propose des visites guidées avec lecture du conte, des ateliers des vacances pour enfants de 4 à 10 ans, des lectures-concerts ; il diffuse également le livre-conte de Jasmin Joseph édité en partenariat avec la Fondation Facim.

De plus, le Musée Faure accueille cet été l'opération d'envergure « *C'est mon patrimoine ! Le jardin extraordinaire – les animaux sortent du cadre au Musée Faure* ». Cette opération nationale portée en Savoie par la Fondation Facim depuis 2006 fait découvrir le patrimoine aux plus jeunes, par la conduite d'un projet artistique, culturel et éducatif. Dans cette édition en collaboration avec la Ville d'Aix-les-Bains, 600 enfants de centres de loisirs, entourés de médiateurs et de l'artiste Christelle Borot, découvriront l'univers du peintre haïtien J. Joseph mais aussi les coulisses du musée et ses différents métiers.

Delphine Miège

À travers l'illustration de cette fable populaire haïtienne, Jasmin Joseph aborde avec beaucoup de pudeur et de sensibilité les thèmes de l'amour, de la différence et de la confiance en soi, développant un imaginaire sociétal dans lequel l'animal se substitue à l'homme, en lui empruntant ses attitudes et ses questionnements. La conscience humaine, avec ses travers et ses intrusions, habite des corps animaliers qui se contorsionnent et se fondent dans une végétation luxuriante. La palette de couleurs très subtile, avec une peinture à l'huile aux couleurs vives ou souvent adoucies de blancs, presque veloutée, confère à ses œuvres une délicatesse toute particulière.

Entre anthropomorphisme et zoomorphisme, les personnages engagent un discours universel, quelles que soient la culture, la couleur de peau et l'origine géographique de celui qui regarde. Mais bien que le geste et les couleurs soient empreints de douceur dans l'univers développé par Jasmin Joseph, il décrit une société allégorique qui, malgré la représentation animale, met en scène l'imperfection humaine.

Au Musée Faure, le bestiaire haïtien entre en dialogue avec des œuvres animalières de la collection permanente, parmi lesquelles des sculptures d'Antoine-Louis Barye (1795-1875) et d'Henri Jacquemart (1824-1896), ainsi qu'avec quelques sculptures animalières de l'artiste Livio Benedetti (1946-2013), exposé cet été en différents lieux de la ville d'Aix-les-Bains.

Jasmin Joseph, *Hibou seul avec les animaux*, 1988. Le Centre dart, Haïti.



Jasmin Joseph, Le Conte du Hibou

Exposition
jusqu'au 5 janvier 2020
Musée Faure
10 boulevard de Côtes
73100 Aix-les-Bains

Du mercredi au dimanche
10h-12h30 et 14h-18h

notes de lecture



Dictionnaire des magistrats du Sénat et de la Chambre des Comptes de Savoie (1559-1848)

par Laurent Perrillat et Corinne Townley, *Union des sociétés savantes de Savoie*, 2018, ISBN 978-2-9563241-0-2 – 30 €

Ce document de référence recense les personnalités ayant exercé des fonctions judiciaires dans les deux Cours souveraines des Etats de Savoie durant la période de l'Ancien Régime et du Buon Governo de la Restauration sarde, soit de 1559 à 1848, exception faite de la parenthèse française de la Révolution et du Premier Empire. Il est le fruit d'un travail méticuleux des auteurs auprès de sources pour la plupart inédites. Une introduction ouvre le volume et présente le contexte institutionnel des Etats de Savoie et son évolution durant la période traitée. Dans ce préambule est également décrite la mise en place de stratégies d'accès à ces fonctions en privilégiant les meilleures alliances, elles-mêmes préparant les meilleures chances de transmission. Précisons toutefois que les charges ne se transmettaient pas héréditairement et automatiquement. Il revenait au souverain de faire son choix dans ces charges intimement liées à l'exercice du pouvoir. Aussi, ces fonctions étaient ouvertes aux meilleurs talents et aucun quartier de noblesse n'était exigé. Quelles merveilleuses perspectives d'accès à la noblesse pour ces magistrats devant tout au mérite et à la fidélité au souverain. Le cœur de l'ouvrage se compose de 587 notices biographiques dans lesquelles le lecteur pourra découvrir la généalogie et les fonctions des magistrats, ainsi que les références des sources ayant servi à l'élaboration de la fiche. Le tout est complété par une iconographie redonnant visage aux plus illustres de ces personnalités.



Du sel, de l'eau, des hommes. Les salines de l'Arbonne – Bourg-Saint-Maurice en Tarentaise

par Henri Béguin, *Société d'Histoire et d'Archéologie d'Aime (Savoie)*, 2018, ISBN 2-907984-59-4 – 15 €

Henri Béguin s'est attaché par un travail de recherche de longue haleine dans différentes institutions d'archives à retracer la brève histoire jusqu' alors oubliée des Salines de l'Arbonne. Cette

passionnante aventure prend vie sous la plume de l'auteur qui ne ménage pas ses talents pour évoquer l'exploitation d'un site de montagne, témoignage d'une exception géologique née de la tectonique des plaques et ayant donné naissance à une ligne de faille gypseuse. L'usage du sel, indispensable, a donné lieu à une mainmise sur son extraction et sa vente par le pouvoir politique qui prend la forme d'un monopole. L'importance de ce qui est bien plus qu'une denrée décide le duc Charles-Emmanuel II de Savoie alors dépendant de la France pour l'approvisionnement en sel de la partie savoyarde de ses états à développer une industrie extractive locale. C'est ainsi que débute l'aventure des Salines de l'Arbonne, portée au milieu du XVII^e siècle par les hommes qui ont cru en l'aventure, ont porté le projet d'exploitation et y ont travaillé, non sans difficultés. L'ouvrage décrit admirablement les péripéties de cette entreprise. Cet ouvrage passionnant livre au lecteur les clefs de compréhension d'une aventure courte mais dense qui mit en œuvre les techniques d'une industrie spécifique. Mention spéciale à l'exceptionnelle richesse des documents reproduits!



Faire face au déclin. Directeurs et ouvrières de la Manufacture d'Anancy et Pont (1865-1906)

par Nicolas Martignoles, *SSHA, L'Histoire en Savoie* n° 33, 2018, ISBN 978-2-85092-039-4 – 19 €

Dans un précédent ouvrage, *Ouvrières et ouvriers de la Manufacture d'Anancy: 1830-1914* publié également par la SSHA, Nicolas Martignoles avait déjà livré, dans le cadre d'un travail de recherche en université, un mémoire sur la Manufacture d'Anancy, l'une des plus importantes entreprises industrielles textiles des Alpes au XIX^e siècle. Aujourd'hui professeur d'Histoire-géographie, il renouvelle l'expérience avec cette nouvelle parution. Au gré de récentes recherches et de la découverte de nouvelles sources archivistiques, il a pu analyser plus précisément la période de déclin de cette industrie, sa première fermeture en 1865 et ses impacts sur le personnel en place (concurrence internationale induite par le Rattachement à la France, similitude avec le déclin des industries métallurgiques du fer?). S'ensuit une période de troubles sociaux marquée par des grèves, des difficultés à recruter un personnel qualifié avec une pression à la baisse sur les salaires. Des lois de protection sociale tentent d'adoucir ce climat délétère en légiférant au niveau national pour assurer quelques droits aux travailleurs comme la Loi Millerand

en 1900 qui ramène la durée légale du travail progressivement de 12h à 11h puis 10h30. Tout ceci aboutira à la création en 1902 d'un syndicat dirigé exclusivement par des femmes, sans doute le premier de ce type en Savoie. C'est ce combat pour une reconnaissance de la dignité au travail confronté à la dureté générée par la concurrence industrielle qui est raconté ici au travers de cet exemple particulier des usines textiles d'Anancy.



La nébuleuse métallurgique alpine (Savoie-Dauphiné, fin XVIII^e-fin XIX^e siècle). Apogée, déclin et éclatement d'un territoire industriel

par Pierre Judet, *PUG, coll. La Pierre et l'Ecrit*, 2019, ISBN 978-2-7061-4324-3 – 39 €

Alors qu'elle a été longtemps considérée comme un archaïsme, la métallurgie au bois des Alpes dauphinoises et savoyardes connaît son apogée au milieu du XIX^e siècle, en pleine Révolution industrielle!

Ce livre se propose d'appréhender ce territoire sur la longue durée, de part et d'autre de la révolution industrielle, avant le moment décisif de la Révolution française et jusqu'à sa tardive disparition à la fin du XIX^e siècle. Comme il est constitué par l'étude de plusieurs systèmes productifs locaux, ce travail de recherche historique est construit sur une démarche à plusieurs niveaux d'échelle. Dans sa première partie, l'évolution de ce vaste territoire industriel, sujet à des recompositions, est analysée de façon globale. Sa deuxième et sa troisième partie, qui privilégient sa partie savoyarde beaucoup moins connue que sa partie iséroise, permettent d'affiner l'échelle d'observation de façon à donner toute leur place aux systèmes productifs locaux et à leurs acteurs, petits et grands. L'apogée et la disparition des activités minières et sidérurgiques de la partie savoyarde du cœur de la nébuleuse métallurgique, la basse Maurienne, sont l'objet d'une étude détaillée, ainsi que l'évolution et la reconversion des forges de sa périphérie – le val Gelon, le bassin Faverges-Crans et les Bauges. Cet ouvrage constitue une lecture personnelle et argumentée d'une histoire industrielle originale et méconnue, loin du dogme de la Révolution industrielle, quelque peu chahuté par le travail et l'analyse de Pierre Judet.



NOTES DE LECTURE



La Haute-Savoie dans les années 1960 «Dix Glorieuses» entre tradition et modernité

Collectif, *Silvana Editoriale / Archives départementales de la Haute-Savoie*, 2018, ISBN 9788836640089 – 20 €

La parution de cet ouvrage s'accompagne d'une exposition de documents illustrant le thème traité des Dix Glorieuses présentée dans le hall des Archives départementales. Celle-ci est visible jusqu'au 27 septembre 2019. Réalisé par les Archives départementales de la Haute-Savoie, en partenariat avec l'Université Savoie-Mont-Blanc, cet ouvrage montre comment la vie quotidienne des Haut-Savoyards a été transformée localement par l'expansion industrielle, la croissance démographique, le développement de l'industrie touristique, les nouveaux modes de consommation et l'aspiration à de nouvelles formes de programmation et de diffusion culturelle. Il souligne également combien la Haute-Savoie inscrit sa trajectoire dans des événements d'ampleur nationale (fin de la guerre d'Algérie en 1962, premières élections présidentielles au suffrage universel direct en 1965, contestations de mai 1968). Cette histoire de la Haute-Savoie et des Haut-Savoyards dans les années 1960 est richement illustrée par une sélection de documents issus des fonds conservés aux Archives départementales, ils permettent de présenter des focus sur des événements de cette décennie entre tradition et modernité.

Vinciane Gonnet-Néel

- Actualités – projet européen Mines de montagne **3 à 5**
- Réseau Entrelacs musées & maisons thématiques de Savoie **6 & 7**
- Archives départementales de la Savoie **8 & 9**
- Architecture & patrimoine **10 à 13**
- Monuments historiques **14 à 21**
- Archéologie **22 & 23**
- Collections départementales Musée savoisien **24 & 25**
- Patrimoine & bibliothèque **26 & 27**
- Médiation – projet européen Ducs des Alpes **28 & 29**
- Inventaire du patrimoine **30 & 31**
- Patrimoine & littérature **32 & 33**
- Actualités expositions **34**
- Livres **35**



SAVOIE

LE DÉPARTEMENT

